

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ORGANE DES INSTITUTEURS CATHOLIQUES DE LA PROVINCE DE QUEBEC
PARAISANT TOUS LES MOIS

VOL. VIII.

MONTRÉAL, JUIN 1889.

N° 2.

SOMMAIRE

AVIS.—ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS: Nominations diverses—Erection de municipalités scolaires, etc.—PÉDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT: 89e Conférence de l'Association des Inst. de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier—Certificat d'aptitude pédagogique—Exercices de mémoire et de récitation—Dictées élémentaires—Dictées d'orthographe usuelle — Difficultés orthographiques—Problèmes d'arithmétique. — LECTURE POUR TOUS: Conseils pour le choix des Lectures—L'alcool: Son extension, ses effets — Châtiment.— CONDITIONS D'ABONNEMENT AU JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — ANNONCES.

AVIS.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES
DE MONTRÉAL.

Avis est donné par les présentes que les séances de ce Bureau auront lieu dorénavant le deuxième mardi des mois de mars, juillet et novembre de chaque année.

A. D. LACROIX,
Secrétaire.

Montréal, 1er avril 1889.

ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 9 mai dernier (1889), de faire les nominations suivantes, savoir :

Commissaires d'écoles.

Comté d'Arthabaska, Saint-Christophe. — M. Rémi Bergeron, fils, en remplacement de M. Ferdinand Brisson, qui a quitté la municipalité.

Comté de Bellechasse, Saint-Michel (village). — M. Adélarde Santerne, pilote, en remplacement de Raymond Baquet, qui a quitté la municipalité.

Comté de Drummond, Drummondville. — M. Joseph E. Girouard, N. P., en remplacement de M. Pierre Nérée Dorion, décédé.

Comté d'Ottawa, Aumond. — M. Godefroi La-traille, en remplacement de M. Edouard Goulet, décédé.

AVIS.

De demande d'annexion de municipalités.

Détacher de la municipalité de Saint-Georges de Henryville, dans le comté d'Iberville, les lots Nos 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84 et 85 du cadastre de cette paroisse et les annexer à la municipalité de Sainte-Anne de Sabrevois, dans le même comté, pour les fins scolaires.

GÉDÉON OUIMET,
Surintendant.

AVIS DE DEMANDE D'ÉRECTIONS DE MUNICIPALITÉS
SCOLAIRES.

La municipalité de Saint-Edmond de Stoneham dans le comté de Québec, pour les fins scolaires, est délimité comme suit et comprend :

1° Tous les lots depuis le No 1 jusqu'au No onze, ces lots inclus des premier, deuxième, troisième et quatrième rangs du canton de Stoneham ;

2° Tous les lots entre les Nos 1 à 26, ces deux lots compris, appelé Trinité du Grand Pré, rang de la Reine ;

3° Tous les lots entre les Nos 27 à 52, tous deux compris, sur la concession nord-est du domaine de Saint-Pierre ;

4° Tous les lots entre les Nos 53 à 69, tous deux compris, de la concession sud-ouest du domaine Saint-Pierre ;

5° Tous les lots entre les Nos 92, 73, 70 et 95, ces quatre lots compris, sur les fiefs Lepinay et d'Ordainville, et revokeur l'arrêté en conseil du 9 février 1889.

GÉDÉON OUIMET,
Surintendant.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil, en date du 17 mai dernier (1889), de détacher les lots 1, 2 et 3 du 6e rang ; le lot No 1 et les 80 acres partie nord du lot No 2, la moitié nord des lots Nos 3 et 4 du 7e rang du canton de "New-Port," comté de Compton, de la municipalité scolaire de New-Port, et de les annexer à la municipalité de "Eaton," dans le même comté, pour les fins scolaires. Ce changement viendra en force le 1er juillet prochain (1889).

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil, en date du 22 mai dernier (1889), de nommer M. Louis Vigneau, commissaire d'écoles de la municipalité de la Pointe aux Esquimaux, comté de Saguenay, en remplacement de M. Nelson Géason, qui a quitté la municipalité.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil, en date du 22 mai dernier (1889), d'ériger la municipalité du village de "Eastman," comté de Brome, en municipalité pour les fins scolaires, sous le nom de municipalité scolaire du village de "Eastman," avec les mêmes limites que pour les fins municipales.

PEDAGOGIE ET ENSEIGNEMENT.

Quatre-vingt-neuvième conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, tenue le 30 et le 31 mai 1889.

SÉANCE DU 30.

La séance s'ouvrit à 7½ heures du soir, sous la présidence de M. l'abbé Verreau, principal.

Un auditoire nombreux encombra littéralement la grande salle des séances. Il se composait d'anciens élèves, de confrères et d'amis de M. J.-O. Cassegrain, professeur à l'Ecole Normale, lesquels, à l'occasion du 50^e anniversaire de la naissance de ce monsieur, étaient venus lui donner un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance.

Le programme suivant fut exécuté :

1 *Ouverture* - - - - - Chant

LE CHŒUR DE L'ÉCOLE NORMALE.

2 *Mon premier Instituteur* (poésie inédite),

Par M. l'abbé O. HAREL.

Voici le texte de cette poésie :

MON PREMIER INSTITUTEUR

.OU

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

J'avais au plus six ans,
Et j'allai prendre place
Sur un des petits bancs
D'une assez grande classe.

Toutes les facultés,
Dans mon humble village,
Donnaient leçons, degrés
Sur un unique étage

D'un bâtiment massif,
Sombre, rugueux, austère,
Dont le nom primitif
Était: Vieux Presbytère.

Un seul appartement
Avec double fenêtre
Suffisait amplement
Pour élèves et maître.

Comment j'arrivai là,
Je n'ai pas bien mémoire ;
Mais enfin m'y voilà,
Et voici mon histoire.

En ouvrant, dès le seuil
Je vois... dans un fauteuil?...
—Non sur un rude siège,
Un vieillard blanc à neige.

"Le petit Olivier
"De notre menuisier",
Lui dit-on sans ambage.

Et voyez l'avantage
De compter pour parents
De bien aimables gens.

D'une accolade franche,
La noble tête blanche
Touche le toupet noir

Qu'à peine elle peut voir.
Pour tout faire connaître,
Je dirai de mon maître,

Que chez lui le bon œil
De l'autre portait deuil.
Mais dans cet œil unique,

Quel trésor magnifique
De virile beauté,
De zèle, de bonté!

Je sens encore ton charme,
O généreuse larme!
De l'âme élan si prompt,

Qui vint mouiller mon front!
Ainsi qu'une rosée
Prodiguement versée,

Tu pénètres avant
Le cœur du jeune enfant.
Comme un rayon limpide,
Comme l'éclair rapide,
Tu fais des horizons
Comme les cieus profonds.
Avec quelle éloquence
T'on solennel silence
Me dévoila le cœur
D'un bon instituteur !
Il sent plus qu'on ne pense,
Cet âge d'innocence :
Son ingénuité
Vit dans la vérité.

Encor plus qu'un autre âge
L'enfance, sur la plage
Qui lui sert de berceau,
A besoin d'un flambeau
Qui lui montre la voie
Et qu'il puisse avec joie
Apercevoir toujours.
A chacun de ses jours,
Ce sera la colonne
Dont la clarté jalonne
La route du désert,
Puis le met à couvert
Contre l'ardente flamme
Qui perdrait la jeune âme.
D'un digne instituteur
C'est le rôle et l'honneur.
Prodiguant sa science
Et son expérience
Pour conduire l'enfant,
Il s'élançait en avant,
Essuyant le premier
L'épine du sentier.

Ainsi je vous contemple,
O maîtres dont l'exemple
Et les sages avis,
Leçons ou soins bénis,
M'apprentent à connaître,
Non les lois du bien-être,
Mais ce qui rend le cœur
De lui-même vainqueur.
Inextinguibles phares,
Vos noms, vos vertus rares
En tout temps m'ont fait voir
Le chemin du devoir.

Plus de trente ans après, je rappelais la trace
De ces moments heureux de mon obscur passé,
Quand tout autour de moi soudainement s'efface,
Dans un monde nouveau je me trouve lancé.

A l'horizon, bien loin, comme une belle aurore
Sur le ciel azuré se montre une lueur.
Est-ce un nouveau soleil ? — Quelque vain mé-
[téore ?...
Avec rapidité ce point gagne en grandeur.

Il monte lentement et s'étend dans l'espace,
Et lumière, et chaleur épanchant tour à tour ;
A l'air que je respire, à tous les vents qui pas-
[sent
Il prête les parfums et l'éclat d'un beau jour.

Il a su couronner d'or la superbe tête
De l'orme dans les airs portant ses bras si haut ;
Du chêne vigoureux, bien mieux que la tempête
Il sait faire briller l'invincible rameau.

Et le riant bocage, et l'oiseau qui s'envole,
Et l'épaisse forêt, et les flots écumants
Empruntent à loisir à sa douce auréole
Le lustre merveilleux des tons les plus char-
[mants.

C'est à la plante jeune, à l'arbrisseau timide,
Qu'il donne ses faveurs et prodigue ses soins,
Au brin d'herbe pressé sous un talon perfide
Ou caché j'usqu' alors aux plus sombres recoins.

Il semble se pencher jusqu'à la moindre feuille
Du buisson, vil rebut du monde végétal ;
Pour le bien arroser au passage il recueille,
Mille tièdes vapeurs au suc le plus vital.

Astre si bon ! es-tu le souffle d'une mère,
Don de Dieu tout prière, amour et dévouement ;
Un cœur un jour noyé dedans la coupe amère
Pour ruiner le malheur au jour reparaissant ?

Pourquoi cacher ton nom ? Le redire, l'entendre
Chasserait le nuage et montrerait le ciel !
Toi si tendre pour nous, ah ! crains-tu de ré-
[pandre
Sur l'immense amertune une goutte de miel !

Et le flot grossissant de chaleur, de lumière,
Coulait comme un soupir, roulait comme un tor-
[rent
Dans le riant vallon, dans l'invisible ornière,
Pour apporter à tous son fertile courant.

Et tout se transformait à sa douce influence :
La vie au loin, partout, faisait s'enfuir la mort ;
L'astre créait, doublait le bonheur, l'abondance,
Et même aux malheureux faisait chérir leur
[sort.

De chaque feuille et fleur, partout de chaque
[atome,
Vers lui monte un hommage, et lui comme un
[autel

Elève avec transport de cet encens l'arome
Avec son *Hosanna* jusqu'au trône éternel.

Tout à coup de la terre, ainsi qu'un léger voile,
Monte en flots lumineux une blanche vapeur,
Qui, tendant devant moi sa transparente toile,
De l'astre éblouissant tamise la splendeur.

Pour mieux goûter l'éclat du brillant phénomène
Qui me tient tout entier sous son charme puis-
[sant,

Je détourne les yeux. L'impression ramène
Et me fait partout voir l'astre resplendissant.

Je savoure longtemps ces pures jouissances ;
J'évoque tour à tour mes plus chers souvenirs.
Revoir l'objet aimé dans toutes ses nuances,
Partout, toujours, c'est bien déborder de plaisirs.

Les heures ont passé. Mais ma profonde extase
Dure encore, lorsqu'un souffle impétueux, brù-
[lant,
Doublé d'un flot amer, d'un traitre assaut m'é-
[crase,
Voulant tout abîmer sous son coup violent.

Je regarde, effaré, vers la flamme seraine
 Qui de prospérité combloit tout l'univers ;
 J'abaisse mes regards sur les bois, et la plaine
 Aux vallons et sentiers naguère encore si verts.

Comme, chez l'indigent, la tourbe au fond de
 [l'âtre
 Ne paraît exhaler qu'un râle agonisant,
 De même au ciel oscille une masse rougeâtre
 Lançant d'affreux rayons, comme des flots de
 [sang.

Rameau, feuille abattus, fleur à moitié flétrie,
 Ou tertres desséchés, ou cloaques fangeux,
 Est-ce donc là le champ où tressaillait la vie?...
 Quelle haineuse main l'a rendu si hideux !

O joie inespérée ! un souffle secourable
 Dissipe avec ardeur le voile nuageux.
 A l'instant l'astre ami, d'un regard favorable,
 Fait pressentir au monde un destin plus heu-
 [reux.

Aussitôt tout sourit dans la nature entière :
 La plante se relève, et le ruisseau bondit ;
 La sève circulant en sa vigueur première
 Ravit l'arbre au tombeau. Tout d'espoir res-
 [plendit.

Mais d'un gouffre béant jaillit une fumée
 Qui cherche en toute hâte à couvrir l'horizon ;
 Elle monte sans cesse, et sa masse exécrée
 Atteint de ce soleil le trop radieux front.

Elle n'en cache pas tout à fait la lumière.
 Craindrais-tu pour toi-même, ô monstre plein
 [d'horreur,
 La sale obscurité de ta folle crinière !...
 Fruit de la terre, au ciel mendie une lueur.

Terre, triste séjour des épaisses ténèbres ;
 De l'orgueil, de l'envie écrasante prison !
 Tu voudrais éclaircir tes tentures funèbres,
 Pour épouvanter moins notre humaine raison.

Tu voudrais imiter l'éclat, la chaleur même
 De l'astre si fécond pour le faire oublier ;
 Mais ta stagnante vague ou ton ardeur extrême
 De ses tièdes vapeurs ne sauraient approcher.

De la terre et du ciel, c'est la lutte acharnée.
 Le ciel est-il vainqueur, tout prospère et jouit ;
 Si la terre l'emporte, aussitôt profanée
 Toute beauté, grandeur, bonté s'évanouit.

Oh ! quelle nouvelle surprise
 Menace mes sens agités !
 Du ciel à l'enfer ballottés
 Mon esprit, mon cœur agonisent.

Mes yeux ne peuvent plus rien voir ;
 Je refuse de rien entendre...
 Hélas ! que puis-je encore attendre ?
 — Des coups plus durs... un ciel plus noir !

Mais du milieu des cris du crime
 Monte un faible gémissement :
 C'est des bons le plaintif accent
 Vers le grand cœur d'un Dieu-Victime.

Enfin réjouis-toi, mon cœur !
 N'est-ce point ton Dieu qu'on acclame ?
 Un chant bien doux pénètre l'âme :
 Entends :... C'est un hymne vainqueur !

Ah ! je suis encor sur la terre :
 Pour moi cesse l'illusion ;
 De ma brillante vision
 Je comprends enfin le mystère.

L'ardent foyer du Vrai, du Bien :
 Sinaï, Thabor, nouvel astre
 Du mal réparant le désastre,
 C'est bien l'Enseignement chrétien.

De Dieu même à lui les lumières ;
 Du Christ pour les âmes l'amour !
 S'immolant il combat toujours
 Du mal des ténèbres grossières.

De la terre le noir brouillard
 C'est l'enseignement tout matière :
 Obscur, il vole à la lumière
 Quelque reflet qu'il rend blafard.

Du Vrai, du Bien rival perfide,
 Tu sais feindre la Vérité ;
 Démasqué, de l'iniquité
 Tu déchaînes le flot livide.

Au nom du Bien tu sais flatter
 Les passions avilissantes,
 Puis les voyant bien frémissantes
 Contre le Bien les amener.

Ainsi trompant l'intelligence
 De myopes enfants de la nuit,
 A l'astre qui les éblouit
 Il voue une aveugle vengeance.

Mais ils sont là, ces saints héros,
 Sous la bure ou l'habit du monde,
 Troupe en zèle constant féconde,
 Ne voulant trêve, ni repos.

Voyez cette noble phalange !.....
 Devant ces bataillons s'enfuit
 Et va se perdre dans la nuit
 Du faux, du mal la troupe étrange.

Du Bien magnanimes soldats,
 Ils ont dissipé l'ignorance
 Et combattu pour la science,
 Partout où se portaient leurs pas.

Suivant de Dieu l'appel précoce,
 De bonne heure pour lui formés,
 Là, toujours leurs rangs sont armés
 Sous l'égide du sacerdoce.

Contre l'enseignement sans Dieu
 Ils ont suivi partout le prêtre,
 Voulant comme lui du Bon-Maitre
 Amener le règne en tout lieu.

Cent fois payés d'ingratitude,
 Souvent honnis, calomniés,
 Pour qui les ont humiliés
 Plus grande est leur sollicitude.

Tel je le vis avec bonheur,
 Aux enfants, même en sa vieillesse,
 Vouant une jeune tendresse,
 Lui, mon premier Instituteur.

“Ceux qui auront enseigné à
 “ plusieurs la voie de la justice,
 “ luiront comme des étoiles dans
 “ toute l'éternité.”

III.—*Le drapeau de Carillon*, O. CRÉMAZIE,

DÉCLAMÉ PAR M. S. AUBIN.

IV. *The Christian Educator* (poésie inédite),

PAR M. J. P. LEITCH.

En voici le texte :

THE CHRISTIAN EDUCATOR.

When weary travellers tread along some lonely
 On which the blazing sunbeams fall in all their
 How gladly! do they hail the shade of some
 That braved for years the tempests' might in
 The hand that trained the tender twig up to the
 Is there to-day in living deed to shield from sun
 They call him benefactor, and they bless his
 Though history ignores the man who shunned
 How many live! How many die! unnamed on
 With the stamp of genius graven on their pure
 Their deeds are lowly as the man who plucks
 Ere it matures and scatters wide its vitiating
 Or as the one who off the road removes the
 And by this gracious act proclaims he needs not
 In every rank of humbler life, sure, unknown
 Whose noble deeds swell not the tale that makes
 And some there be cooperate with gifts that are
 Who in the busy tide of life seek not to proudly
 They may excel the bold and brave whose story
 As purer waters oft are found where under-cur-
 'Tis such to-day my theme regards whose mission
 And grand is the occasion and most glorious the
 When we are met to honor and voice our high
 For the veteran educator whose deeds with virtue
 The hand of time on century's clock has travelled
 Prolific in the noble fruits of Faith to duty
 Full half of which to usefulness in Learning's
 Commands to-day the tribute of spontaneous ap-
 Yes, noble, gifted, genial friend, but death alone

The sentiments of gratitude for that superior
 That moulded youthful spirits for destinies re-
 Who fair would see their master with honor's
 To extend congratulations to merit we revere
 Your pupils with affection now gather round
 Mere words are insufficient our feelings to express,
 To satisfy the promptings of our hearts sincere
 Our ideal now embodied in the object we present
 Shall stand a dear memento till time's last hour
 May the lines never deepen, nor vanish e'er the
 Nor fade the lucid freshness of the features free
 But when the bond is broken and the spirit takes
 To reap the happy guerdon of Justice and of
 The memory of the model in artistic sweetness
 As dear to youth and cheering as founts in
 And from the silent figure in God's mysterious
 The fire of former genius shall still impart its
 To illumine the surroundings and cheer youth
 To the fondest fancy pictured on the summit
 Health and study suited the humble here can
 For there is no royal pathway into the ranks of
 'Tis fervid Christian Science whose excellence
 And the *Christian Educator* as a star forever
 Though the lustre of his presence may be hidden
 Of lucre's sordid trappings that enchant the pub-
 Yet despite the gaudy pageant some sterling
 To offer merits tribute to worth and genius too,
 And pleasing is this duty that we from varied
 Do humbly now perform to one who decked our
 With Christian Learning's garlant lit up by beans
 A lasting light to guide us until our journeys
 May social ties endearing around your pathway
 And heaven's sun in splendor for you more
 Make mellow all the beauties prolonging earthly
 Is the orison of pupils more dear than feeble
 Oh, friend of youth, our Teacher, you made us

That Reason should not yield the reins to Fancy's
 You taught us that Religion should temper every
 Ere youth was desecrated in wild attempts for
 For having thus preserved us we bless your mind
 Such work builds up a nation on a basis quite
 Your country should remember what you have
 And keep in history's annals a record of her son:
 To our fond hearts affections you have a grateful
 And forever shall be cherished the memory of

[fickle hand ;
 [aim
 [tame :
 [so pure ;
 [secure.
 [nobly done,
 [claim,
 [your name.

V.— L'adresse suivante fut lue par M. F. X. P. Demers :

Monsieur et bien cher maître,

Vos amis, vos confrères et vos anciens élèves, ont voulu vous donner une preuve sensible et publique de leur estime et de leur reconnaissance.

Ils savent qu'ils font violence à votre goût bien connu de la retraite, à votre éloignement pour tout ce qui peut vous mettre en évidence. Vous aimez à pratiquer la maxime chérie de notre *Alma Mater* "qu'il vaut mieux être que paraître." Mais le mérite ne saurait se cacher indéfiniment : il finit toujours par attirer les regards. Un moment vient où les sentiments particuliers d'estime s'unissent dans un témoignage public, d'autant plus éclatant qu'il a été moins recherché.

Vos amis se plaisent à reconnaître chez vous l'homme aimable et distingué, le citoyen modèle, qui sait unir les qualités du cœur aux dons de l'intelligence.

Vos confrères d'étude n'ont pas oublié le soin à la fois attentif et désintéressé que vous apportiez à l'accomplissement des devoirs de chaque jour, comme ils aiment à rappeler les luttes vigoureuses, mais amicales, où vous disputiez, avec un brillant succès, la victoire finale de l'année scolaire.

Vos élèves reportent leurs souvenirs vers le professeur dont la parole, toujours claire et sympathique, fait trouver bien

courtes les heures consacrées à l'enseignement.

Jeune encore, vous avez été appelé à une position de professeur rendue difficile par les connaissances, les talents et l'expérience de celui qui l'avait occupée jusque-là. Mais ceux qui vous ont choisi et désigné à la nomination du gouvernement étaient certains que les résultats viendraient justifier leur choix, et que tous y applaudiraient un jour. Nous y applaudissons tous aujourd'hui, et nous en remercions l'honorable M. Chauveau, ancien Surintendant de l'Instruction publique, et M. le Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

Aujourd'hui surtout, cher Monsieur et bien vénéré maître, nous sommes très heureux de pouvoir vous offrir un gage sensible des sentiments que nous vous exprimons au nom de tous. Ce portrait, confié au pinceau d'un artiste distingué, sera comme un monument durable qui vous rappellera l'estime et l'affection de vos amis et confrères, le respect et l'attachement de vos élèves ; il sera, au foyer domestique, un véritable héritage, héritage doublement précieux à raison des différents souvenirs qu'il évoquera.

En nous faisant le plaisir de l'accepter, veuillez croire aux vœux sincères que nous formons tous pour votre bonheur, pour celui de Madame Cassegrain, et pour celui de toute votre famille.

M. J.-O. Cassegrain, le héros de la fête, répondit à l'adresse de la manière que voici :

Monsieur le Principal,

M. le Président du Comité,

Messieurs et bien chers amis,

Je ne me serais jamais imaginé qu'un jour je dusse être l'objet d'une aussi belle démonstration que celle qui nous réunit ce soir. Vous avez voulu sans doute, dans cette circonstance, donner du relief à la carrière de l'instituteur, rendre hommage à l'esprit de dévouement

et d'abnégation qui l'anime,—et qui lui fait abandonner parfois de légitimes aspirations auxquelles ses talents, et souvent les connaissances qu'il possède, lui donneraient un certain droit, pour se livrer aux fonctions pénibles et obscures d'instruire les enfants ;—mais, laissez-moi vous le dire ici en toute sincérité, vous auriez pu facilement trouver un sujet plus digne que moi.

Les paroles que renferme la magnifique adresse que vous venez de me présenter, sont beaucoup trop flatteuses : car, si je me considère quelque peu, je suis forcé d'avouer que ces éloges sont dus à votre bienveillance, à l'amitié dont vous m'avez toujours honoré, plutôt qu'à mon propre mérite.

Vous avez parlé de ma nomination comme professeur, à l'École Normale Jacques-Cartier. La nouvelle position à laquelle j'allais être appelé renfermait, il est vrai, de graves difficultés. Mon prédécesseur était un de ces hommes qui, dans l'enseignement, ne se remplacent point : aussi, n'ai-je fait que lui succéder. Mais ces difficultés m'ont été aplanies par la direction éclairée de celui qui régit cette institution,—et dont les soins vraiment paternels à mon égard ont été de tous les genres, et n'ont pas eu de limites. Si, comme vous voulez bien le dire, j'ai pu obtenir quelque succès dans l'accomplissement des devoirs de ma charge, je le dois à la fidélité avec laquelle j'ai suivi les sages conseils que l'on m'a donnés, et non à mes aptitudes personnelles.

Permettez-moi, messieurs, de vous féliciter sur l'heureux choix de votre cadeau. Ce portrait sera un monument cher à ma famille, un précieux héritage. Aussi, je l'accepte avec le plus grand plaisir et la plus vive reconnaissance, et soyez assurés qu'il occupera la place d'honneur dans mes foyers, comme votre mémoire tiendra le premier rang parmi mes plus chers souvenirs. Néanmoins, je ne puis me

défendre ici d'un sentiment de regret en pensant que, eu égard à la richesse du présent que vous me faites, plusieurs d'entre vous, dans leur contribution, n'ont certainement point consulté leurs moyens, et n'ont pris conseil que de leur générosité.

Je suis très sensible aux vœux de bonheur que vous formez pour ma femme, mes enfants et pour moi. Veuillez croire que tous nous vous en garderons un bien doux souvenir.

Je ne saurais terminer sans offrir mes sincères remerciements aux organisateurs de cette fête, aux personnes qui, par le concours de leurs talents, en ont rehaussé l'éclat, et, en particulier, à l'École Normale, qui nous a offert l'hospitalité avec une courtoisie que nous ne saurions manquer d'apprécier.

Encore une fois, messieurs, merci de tout mon cœur.

M. l'abbé Verreau prit ensuite la parole, et s'exprima en ces termes :

Messieurs,

L'Église, interprétant le solennel commandement du Sinaï, *Honore ton père et ta mère*, nous apprend que notre amour et notre reconnaissance ne doivent point se borner à ceux qui nous ont donné le jour ; mais à côté de nos parents, elle nous montre les maîtres qui

« Nous versent la raison, le savoir, la lumière. »

Pour eux aussi nous devons ouvrir les trésors de notre cœur : la piété filiale n'en sera pas diminuée : loin de s'affaiblir en s'étendant, elle en brillera d'un plus vif éclat : de même, la lumière semble augmenter d'intensité quand elle rencontre dans son expansion des corps capables de la réfléchir.

Chez tous les peuples civilisés, respecter et aimer ses anciens maîtres a toujours été regardé comme l'acte naturel d'un esprit large et d'une âme généreuse. C'est en effet la seule récompense digne de celui qui consacre sa vie—jour par jour—à une œuvre si grande par ses conséquences, si pénible et si humble par son côté extérieur. Cependant, vous le

savez mieux que personne, cette récompense est souvent refusée. Des parents qui reculent devant les difficultés de la tâche, semblent croire que les maîtres doivent se contenter de l'honneur de subir les enfants qu'ils ont gâtés. Trop souvent, les élèves eux-mêmes se croient très généreux quand ils ne calomnient pas ceux qui, à force de patience et d'énergie, ont réussi à allumer le flambeau de leur intelligence rebelle.

Aux parents et aux enfants, oublieux du devoir sacré de la reconnaissance, nous pouvons dire, en empruntant le langage imagé de Victor Hugo :

Oh ! que votre pensée aime, console, encense
Ce sublime forçat du baigne d'innocence !
Pesez ce qu'il prodigue avec ce qu'il reçoit.
Oh ! qu'il se transfigure à vos yeux, et qu'il soit
Celui qui vous grandit, celui qui vous élève,
Qui donne à vos raisons les deux tranchants du
[glaive,
—Art et science—afin que, marchant au tombeau,
Vous viviez pour le vrai, vous luttiez pour le
[beau !
Oh ! qu'il vous soit sacré dans cette tâche auguste !

Pour vous, Messieurs, vous comprenez aujourd'hui cette douce obligation : il y a longtemps même que vous devez en subir le charme, comme vous désirez que vos élèves y soient sensibles à leur tour. En vous unissant pour offrir à l'un de vos professeurs un témoignage de reconnaissance, vous donnez à vos sentiments une forme tangible, une expression irrécusable.

Mais, ce qui rend cette démonstration éminemment flatteuse pour M. Cassegrain, c'est qu'elle a été en quelque sorte spontanée. Vous nous en rendez le témoignage : nous n'avons provoqué ni cette démonstration ni aucune autre, même quand il s'est agi de défendre votre *Alma mater* attaquée et persécutée. J'ai toujours éprouvé de la répugnance pour l'enthousiasme de commande ou seulement de bonne volonté. Je n'ai jamais voulu, non plus, faire appel à votre générosité. Certes, je ne la révoque pas en doute, mais je sais que la fortune ne prodigue pas ses biens aux instituteurs, et que l'obole qu'on vous aurait demandée représente une somme—toujours trop considérable—de travail intellectuel et d'efforts physiques. Dans cette circonstance, l'accord paraît si unanime, l'entrain si complet que, si vous devez porter la responsabilité de ce qui

a été fait, vous en avez aussi tout le mérite.

En voulant honorer votre ancien professeur, vous vous honorez vous-mêmes, et vous rendez à l'Ecole Normale une partie de ce qu'elle vous a donné. Ne l'oublions pas, Messieurs ; un élève reçoit de la maison qui le forme et l'instruit beaucoup plus qu'il ne pourra jamais lui rendre. L'Esprit-Saint, confirmant la sagesse des siècles, a dit : "Les pères sont la gloire des enfants : *Filiorum gloria patres*". Ce que je puis traduire ainsi : "L'éclat, la réputation de l'*Alma mater* rejaillit sur les élèves et rehausse leur mérite personnel."

Vous nous permettez donc de réclamer ici pour elle, une petite, toute petite part. Elle ne veut rien enlever, rien diminuer : l'ovation faite à M. Cassegrain n'en sera nullement amoindrie, *participata non minuitur*. Votre *Alma mater*, c'est l'Ecole Normale, c'est le bureau de l'Education, c'est l'honorable M. Chauveau, l'honorable M. Ouimet.

Quand il fallut remplacer M. Devisme, il y eut l'embarras du choix : partout où se trouvent du talent, du travail et des sentiments d'honneur, les prétentions sont honorables, légitimes : un seul cependant peut arriver. Je suggérai le nom de M. Cassegrain : il fut nommé. Votre présence, ce portrait, le zèle et l'activité de ceux qui ont organisé cette fête, sont la confirmation, l'approbation publique, éclatante, solennelle, du choix que fit le Surintendant d'alors. Je vous en remercie au nom de M. Chauveau. Après les désagréments, je pourrais dire les persécutions qu'il a éprouvées, parce qu'il voulait faire de l'enseignement une carrière honorable, c'est avec un bien légitime orgueil qu'il voit l'expansion de l'œuvre nationale dont il jetait la base, il y a 34 ans.

Je puis parler ainsi devant notre ancien surintendant ; il sait que je ne pouvais compter sur l'honneur de sa présence au milieu de nous, et que mes paroles étaient écrites d'avance. Je saisis cette occasion pour le remercier, en votre nom, de vouloir bien assister à notre fête, qui trouvera un digne couronnement dans sa parole éloquente.

Je continue, Messieurs.

L'*Alma mater*, c'est vous tous ; ce sont tous vos anciens maîtres et professeurs. Pour moi, ce n'est pas sans une vive

émotion que j'évoque leur souvenir en reportant mes regards en arrière. De tous ceux qui ont commencé avec moi la rude tâche de l'École Normale, il y a 33 ans, deux restent à peine. M. Toussaint à Québec, et M. Devisme, qui est allé rejoindre sa famille en France. Les autres ne sont plus. M. Delaney, si distingué dans ses manières, enseignant avec tant de méthode, est mort. M. Boudrias, esprit pratique, sans prétention, sachant saisir le point dans une affaire difficile, est mort au moment où il pouvait nous rendre le plus de services, grâce à l'influence qu'il avait acquise dans les affaires publiques. M. Dostaler, qui cachait, sous une apparence froide mais sympathique, un esprit supérieur, dévoué de tout son cœur à l'École Normale, est mort. Morts MM. Brauneis, Régnaud, Gervais, qui étaient venus nous rejoindre plus tard ; morts MM. Boire et Brassard, au moment où ils entraient dans le sanctuaire ; M. l'abbé Racine est allé s'éteindre dans les provinces maritimes ; M. l'abbé Bédard s'est littéralement dépensé à Fall-River, où son nom vivra longtemps parmi nos compatriotes.

Pardon, Messieurs ; je ne dois pas étendre sur vous le voile funèbre qui commence à m'envelopper. Il vaut mieux sans doute faire passer sous vos yeux la longue liste de ceux qui continuent l'œuvre commencée à l'École Normale. Vous y êtes tous, Messieurs, et vous qui faites de l'enseignement le but de votre vie, et vous qui avez demandé à d'autres carrières les moyens d'une existence honorable. Les circonstances, le caractère, le talent, vous ont arrêtés à des postes divers, sur le chemin de la vie : plusieurs noms attirent déjà l'attention de cette ville et du pays. Continuez, Messieurs : avec du travail, de la conduite et de l'honneur, vous serez les maîtres de votre avenir, et, j'ajouterai, d'un avenir glorieux.

Je ne puis oublier non plus les auxiliaires zélés qui m'ont aidé — je ne parle que du passé, — dans votre direction religieuse et disciplinaire. Voici tout d'abord M. l'abbé Harel, dont vous venez d'applaudir le talent poétique. Il a aussi celui de réussir dans les postes les plus difficiles : c'est peut-être pour cela qu'il a fait une station à l'École Normale avant d'aller au pénitencier. Avant lui, j'ai eu successivement à mes côtés MM. les

abbés Birtz, curé de l'Enfant-Jésus, et Godin, curé de Vaudreuil ; M. le grand vicaire Routhier, à qui les catholiques d'Ottawa viennent de donner un témoignage si éclatant d'estime et de reconnaissance.

Vous m'accuserez peut-être d'oublier l'objet de cette réunion. Il n'en est rien : je tenais à donner un fond au tableau où je veux placer le héros de notre fête. Sachant que M. Cassegrain accepterait difficilement des éloges, qui ont toujours un côté banal, j'ai voulu faire comme vous : lui présenter son portrait. Celui que vous contemplez dans ce cadre étincelant de dorure est très bien exécuté assurément ; on y reconnaît le pinceau d'un peintre habile. Celui que je vous présente est d'une ressemblance plus parfaite encore, quoique la touche laisse peut-être un peu à désirer. Je l'ai trouvé tout fait dans les œuvres d'un poète canadien : je n'ai eu qu'à changer un mot ou deux.

Des chrétiens de nos jours véritable modèle,
Bon père, bon époux et citoyen parfait,
A la patrie, à Dieu toujours il fut fidèle,
Et ce qu'il devait faire en ce monde, il l'a fait.
.....
L'étude continue et le travail sans trêve,
Ce fut sa vie.....

Vos applaudissements me dispensent de rien ajouter. Permettez-moi, en terminant, de vous engager, une fois encore, à maintenir haut le drapeau de l'enseignement : suivez sans crainte votre mission : elle est belle, elle est grande, parce qu'elle est avant tout une mission de dévouement. N'écoutez pas ceux qui exagéreraient le rôle que vous devez remplir dans la société. D'un autre côté, ne soyez ni surpris ni affligés si vous rencontrez quelquefois l'indifférence : le mérite n'occupe pas toujours la première place. M. Harel vient de vous indiquer la véritable récompense de l'instituteur. Ce sera la vôtre :

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous êtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...
Gloire à vous tous ! Du temps franchissant les
[abîmes
 Vos noms environnés d'auréoles sublimes
 Iront à l'immortalité.

Oui, Messieurs, à l'immortalité, non pas à celle de la terre ; — elle n'est, après tout, que de quelques jours ; — mais à

l'immortalité annoncée par le prophète des grandes visions, à l'immortalité des siècles éternels.

L'honorable P. J. O. Chauveau, shérif de Montréal, ancien ministre de l'Instruction publique, dans une improvisation délicate et chaleureuse, félicite M. Cassegrain de l'estime que lui témoignaient ses amis et ses anciens élèves; puis rappelant la création des écoles normales, il énuméra les services que ces écoles avaient rendus à la cause de l'instruction dans la province de Québec. Il fit voir quelles rudes batailles il avait fallu livrer pour établir ces institutions sur des bases solides. Mais, dit-il, avec des hommes comme M. Cassegrain, qui s'est épuisé au travail, comme le Principal, M. Verreau, qui a consacré sa santé, sa vie, afin de maintenir sur un pied honorable l'œuvre confiée à ses soins, avec des hommes de cette trempe, il n'y aura jamais lieu de craindre pour l'avenir des écoles normales: elles continueront de subsister.

M. J.-O. Cassegrain, ajoute l'honorable Monsieur, a un autre titre à notre reconnaissance: il a relevé l'ancien *Journal de l'Instruction publique*, que le gouvernement avait laissé tomber. Si le nouveau journal n'est pas d'un intérêt aussi général, il est peut-être plus pratique, plus utile pour l'instituteur. M. Cloutier remplit à Québec la même tâche, avec le même courage, dans l'*Enseignement primaire*.

A une époque où l'on accuse d'ingratitude, où, du moins, l'on oublie très vite, c'est un spectacle consolant que de voir des hommes qui savent apprécier le mérite comme vous faites. Messieurs, je vous en félicite très cordialement.

La séance se termina par le chant:

JÉRUSALEM,..... *Gounod*.

SÉANCE DU 31.

En l'absence du président, le vice-président occupe le fauteuil.

Présents: M. l'abbé Verreau, principal de l'École Normale; M. l'abbé Santoire; M. F. X. Valade, ex-inspecteur; M. J. N. Miller, du Département de l'Instruction publique, Québec; MM. Nantel et Dupuis, inspecteurs; MM. U. E. Archam-

bault, J. O. Cassegrain, H. O. Doré, L. A. Primeau; S. Aubin, P. J. Leitch, T. M. Reynolds, W. H. Tétrault, E. Le Roy, A. P. Gélinas, J. S. Teasdale, S. Tompkins, B. Meloche, H. B. Granger, L. P. J. Jasmin, H. Rondeau, J. N. Perrault, I. Nadon, E. Pagé, N. Nolin, U. Barthélemy, J. N. Desroches, Ed. Colfer, Louis Picard, J. Hogan, J. McCullen, M. H. Couture, L. F. R. Bellefeuille, C. Smith, P. H. Vaillancourt, R. E. Ducharme, N. Latrémouille, J. C. Curotte, N. Bélisle, C. Le Blanc, et les élèves-maîtres de l'école normale.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

Perception des contributions annuelles.

Election des officiers:

MM. J. N. Perrault et H. Rondeau sont, sur proposition de M. L. A. Primeau, appuyé par M. W. A. Tétrault, nommés scrutateurs.

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant:

Président..... MM. H. O. Doré;
Vice-président..... P. J. Leitch;
Secrétaire..... N. Brisebois;
Trésorier..... H. B. Granger;
Bibliothécaire..... J. O. Cassegrain.

Et sur proposition de M. W. H. Tétrault, appuyé par M. L. A. Primeau, MM. J. O. Cassegrain, L. A. Primeau, B. Meloche, E. Le Roy, A. P. Gélinas, J. S. Teasdale, J. N. Perrault, H. Rondeau et I. Nadon sont nommés membres du Conseil d'administration.

Sur proposition de M. L. A. Primeau, appuyé par M. T. M. Reynolds, il est unanimement résolu:

Que des remerciements soient votés aux officiers sortant de charge, pour les services qu'il ont rendus à l'Association.

Une discussion s'élève relativement au *Fonds de retraite* en ce qui concerne la question des arrérages.

Preennent part aux débats: M. l'inspec-

teur Dupuis ; MM. U. E. Archambault, J. N. Miller et A. P. Gélinas.

Il est déclaré que cette question des arrérages est complètement du ressort de la Commission administrative.

Au sujet de l'article IV de la loi des pensions, M. Ed. Colfer signale les difficultés qui, tous les jours, se rencontrent. Le plus tôt l'on remédiera à un pareil état de choses, dit M. Colfer, le mieux ce sera.

M. F. X. P. Demers parle de l'allocation de \$ 200 que les Messieurs de la conférence de Québec veulent obtenir du gouvernement, afin de permettre aux instituteurs de la campagne, toujours si pauvres, d'assister aux réunions pédagogiques.

M. J. N. Miller est d'opinion que la conférence de Montréal devrait s'unir à celle de Québec pour faire cette demande.

Sur proposition de M. U. E. Archambault, appuyé par M. W. H. Tétrault, il est unanimement résolu que MM. A. D. Lacroix et F. X. P. Demers soient chargés de présenter une requête au gouvernement, le priant d'accéder à cette juste demande des instituteurs.

M. l'inspecteur Nantel, en réponse à une question posée par M. l'ex-inspecteur Valade à propos des nouveaux règlements scolaires, déclare que ces nouveaux règlements ont déjà produit quelque bien, et sont tout à l'avantage de l'inspecteur vraiment digne de ce nom. M. l'inspecteur dit que plusieurs membres du clergé s'en sont déclarés très satisfaits.

M. l'ex-inspecteur Valade prie l'assemblée de vouloir bien ici lui permettre de dire quelques mots de la fête de M. J. O. Cassegrain.

Il s'exprime à peu près comme suit : Hier soir, Messieurs, j'ai été rempli d'admiration pour l'hôte du jour d'abord, dont on faisait la fête ; et ensuite pour vous, ses élèves, ses confrères, qui

assistiez en aussi grand nombre à cette belle démonstration.

Ce témoignage d'estime, rendu à un homme si dévoué à l'éducation de la jeunesse, honore les organisateurs de cette démonstration et tous ceux qui ont répondu à leur appel ; et de plus, il prouve qu'il y a des cœurs bien nés chez qui la reconnaissance n'est pas un vain mot : de ce nombre comptent surtout vos anciens élèves, objet de vos plus tendres soins, dévoué professeur.

M. l'abbé Verreau remercie M. Valade pour ses bonnes paroles à l'adresse d'un de ses élèves les plus estimés, les plus distingués ; il rend hommage aux belles qualités de M. l'ex-inspecteur et il termine en donnant quelques conseils pleins de sagesse aux instituteurs présents.

M. J. S. Teasdale donne une conférence sur la *Pédagogie*.

Comme son nom l'indique, la *Pédagogie*, dit M. Teasdale, est la science et l'art de conduire les enfants.

Elle comprend deux choses profondément distinctes, qu'il ne faut pas confondre, l'instruction et l'éducation.

L'instruction n'exprime que le simple savoir ; l'éducation se rapporte à l'âme et au savoir-vivre. L'éducation sans l'instruction est incomplète ; l'instruction sans l'éducation est souvent une arme dangereuse. " Point d'instruction sans éducation ; point d'éducation sans morale et sans religion, a dit le jurisconsulte Portalis," et " de Maistre" a ajouté : " Tout système d'éducation qui ne repose pas sur la religion, tombera en un clin d'œil ; on ne verra qu'un poison dans l'État."

La *Pédagogie* comprend quatre parties. La première partie esquisse les principaux faits qui composent l'histoire de la *Pédagogie* ; la deuxième traite de la dignité des fonctions d'instituteur et des qualités et des conditions nécessaires pour exercer ces fonctions ; la troisième traite de l'enfant, de sa nature, de ses dons, et

des soins que réclame son éducation au triple point de vue physique, intellectuel et moral ; la quatrième traite de l'enseignement, de son but, de ses modes et de ses méthodes.

M. Teasdale, dans son travail, ne nous a entretenus que de la première partie, qui esquisse rapidement l'histoire de la Pédagogie.

L'histoire de la Pédagogie, dit le conférencier, peut se diviser en six périodes : 1^e Romaine - Du I^{er} au Ve siècle - ; 2^e Mérovingienne - Du V au VIII^e siècle ; 3^{me}, Carolingienne - Du VIII^e au IX^e siècle - ; 4^e Féodale - Du X au XVI^e siècle - ; 5^e, Moderne - Du XVI^e siècle au XIX^e siècle - , et enfin 6^e, Contemporaine - XIX^e siècle -.

Quelqu'un l'a dit : il n'y a rien comme de s'inspirer au grand livre de l'histoire. En jetant un coup d'œil en arrière, en examinant ce qui a été fait par nos devanciers dans l'art d'instruire et d'élever la jeunesse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'on peut se convaincre d'une chose : c'est que tout système d'éducation qui ne repose pas sur la religion ne peut que conduire aux abîmes.

M. le conférencier n'a fait que nous confirmer dans cette opinion, en déroulant sous nos yeux les annales du passé en matière d'éducation.

M. le président remercie M. Teasdale pour l'intéressant travail qu'il a préparé.

Proposé par M. F. X. P. Demers, appuyé par M. U. E. Archambault, et résolu :

“ Que les membres de cette conférence ont appris avec douleur la mort de M. Alex. Brunet, professeur à l'Académie Commerciale Catholique ; que cette Association perd en M. Brunet l'un de ses membres les plus dévoués à la cause de l'éducation ;

“ Que copie de la présente résolution soit transmise à la famille du regretté défunt.”

Puis, sur proposition de M. T. M. Reynolds, appuyé par M. A. P. Gélinas, la séance est ajournée au dernier jeudi de janvier prochain, à 7½ heures précises du soir.

C. LE BLANC,

Secrétaire pro temp.

CERTIFICAT D'APTITUDE PEDAGOGIQUE

De l'éducation physique. Comment peut-on la donner à l'école primaire et dans quelles limites ? — Soins de propreté, exercices et jeux scolaires, choix à faire et surveillance à exercer par le maître.

L'éducation physique s'occupe du corps de l'homme. Elle a pour but la santé et le développement régulier des organes et des membres.

Cette partie de l'éducation générale incombe, il est vrai, beaucoup plus aux parents qu'aux instituteurs ; mais ceux-ci ne peuvent se désintéresser d'une question qui a la plus grande importance pour l'avenir des individus comme pour celui de la société.

Les programmes officiels ont d'ailleurs fait à l'éducation physique la part qui lui convient.

“ L'éducation physique a un double but, disent ces programmes :

“ D'une part, fortifier le corps, affermir le tempérament de l'enfant, le placer dans les conditions hygiéniques les plus favorables à son développement physique en général ; d'autre part, lui donner de bonne heure ces qualités d'adresse et d'agilité, cette dextérité de la main, cette promptitude et cette sûreté des mouvements qui, précieuses pour tous, sont plus particulièrement nécessaires aux élèves des écoles primaires, destinés, pour la plupart, à des professions manuelles.

“ Sans perdre son caractère essentiel d'établissement d'éducation, et sans se changer en atelier, l'école primaire peut

et doit faire aux exercices du corps une part suffisante pour préparer et prédisposer, en quelque sorte, les garçons, aux futurs travaux de l'ouvrier et du soldat, les filles, aux soins du ménage et aux ouvrages de femmes. ”

Les anciens avaient bien compris l'importance de la vigueur physique et de la santé, et, par suite d'un abus qui n'est plus à craindre de nos jours, ils s'appliquaient presque exclusivement à développer, à perfectionner le corps ; pour eux, la beauté, la force matérielle passaient avant tout.

D'ailleurs, le corps est fait pour obéir à l'âme, dont il ne doit être que le serviteur. Que pourrait-on raisonnablement attendre de ce serviteur, s'il était faible et débile ? Rien, ou presque rien. Tandis que l'âme trouvera un auxiliaire actif et docile dans un corps robuste, assoupli par l'exercice, et habitué à supporter la fatigue dès le jeune âge.

L'éducation physique est donc d'autant plus importante qu'elle peut et doit venir en aide à l'éducation morale.

Si on la divise d'après la définition donnée et son “ double but, ” elle comprend les soins à prendre pour la conservation de la santé, ou l'hygiène proprement dite, et les soins ou exercices pour le développement régulier des organes et des membres.

L'hygiène est cette branche des sciences médicales qui a pour objet la conservation du plus précieux des biens que Dieu donne à l'homme en ce monde : la santé.

“ La santé consiste dans l'exercice régulier, facile et agréable de toutes nos fonctions. ”

Ce bien, si précieux pour tous les hommes, est d'une importance capitale, particulièrement pour ceux qui, — comme la plupart des enfants, — devront travailler sans relâche pour subvenir à leurs besoins.

La matière de l'hygiène est extrêmement vaste. En se bornant aux précautions hygiéniques qui concernent les écoles, on

peut dire que ces précautions sont relatives à l'air, à la lumière, à la température et à la propreté.

Nous venons tout récemment de parler de l'hygiène, et nous y reviendrons encore ; de même nous avons traité de la propreté dans un des derniers numéros. Nous passerons donc rapidement sur ces divers points.

L'air atmosphérique est continuellement vicié, surtout dans une salle de classe ; il perd une certaine partie de son oxygène, et se charge d'acide carbonique, auquel viennent s'ajouter les émanations qui se dégagent du corps, des habits, et quelquefois des petites provisions des enfants. Si donc les maîtres ne prenaient pas de précautions à cet égard, l'atmosphère de l'école deviendrait promptement irrespirable.

Outre les soins de propreté, qui ont une grande influence sur la pureté de l'air, les instituteurs, comme les institutrices, doivent veiller à ce que celui-ci (l'air) soit renouvelé dans l'école aussi souvent que l'exigent les dimensions du local, eu égard au nombre des élèves.

D'après les instructions ministérielles, une salle de classe se trouve dans des conditions hygiéniques satisfaisantes, quand elle présente, par élève, une surface de 1 mètre carré 25, sur 4 mètres de hauteur. Il est juste d'ajouter qu'on tolère une surface et un volume moindres, pour les constructions anciennes. On peut donc dire, en général, qu'il faut de 3 m. $\frac{1}{2}$ à 5 mètres cubes, soit 3 500 à 5 000 litres d'air par élève.

L'établissement de vasistas ou de carreaux mobiles à la partie supérieure des fenêtres est un excellent moyen pour renouveler l'air dans les écoles. Avant et après les heures de classe, toutes les fenêtres doivent être ouvertes, même en hiver. En été, on fera bien de les ouvrir aussi pendant les classes, mais d'un côté seulement pour éviter les courants d'air.

Après un air pur, la lumière est un

des premiers besoins de notre organisation.

Privés de lumière, la plupart des êtres organisés languissent, les plantes s'étiolent, leur tissu se relâche.... l'homme pâlit et se décolore. Quelle différence entre les individus qui, dans nos villes, habitent des rues étroites, privées d'air et de lumière, et ceux qui, dans les campagnes, travaillent constamment en plein air et sous les feux du soleil.

La première chose à rechercher pour l'établissement d'une école, c'est un lieu central, d'un accès facile, et bien aéré ; quant à la salle de classe, elle doit être bien éclairée, accessible aux rayons du soleil, et telle surtout que la disposition des fenêtres, garnies chacune d'un vasistas, permette de renouveler l'air facilement.

L'instituteur veillera donc à ce que des obstacles, placés devant les croisées, ne puissent intercepter la clarté du jour. Il est d'ailleurs évident que, si cette dernière était trop vive et pouvait fatiguer la vue, on devrait en affaiblir l'éclat par des stores, ou rideaux verts abaissés devant les fenêtres.

Quant à la température de l'air, la plus favorable à la santé varie de 10 à 15 degrés Réaumur, c'est-à-dire approximativement, de 13 à 18 degrés centigrades. A l'aide d'un thermomètre, il sera facile de vérifier si la salle de classe est dans ces conditions. En été, les rideaux verts, dont nous parlions tout à l'heure à propos de la lumière, contribueront à modérer la chaleur ; on pourra aussi, à cette époque, arroser le sol de la classe. Pendant la mauvaise saison, au contraire, on sera presque toujours obligé de chauffer l'école pour conserver à l'air une certaine chaleur ; il est d'ailleurs entendu qu'on ne doit pas laisser la température s'élever au-dessus de 18° centigrades.

Il est un autre point qui doit fixer

l'attention de l'instituteur : c'est la propreté.

“ La propreté, — dit un auteur contemporain, — est le meilleur préservatif contre un grand nombre de maladies.... ”

Le maître recommandera donc à ses élèves de ne jamais venir à l'école sans avoir les cheveux bien peignés, les mains, les oreilles et le visage soigneusement lavés. Il s'assurera que ses préceptes sont mis en pratique, en faisant régulièrement l'inspection de propreté avant chacune de ses classes.

Inutile d'ajouter qu'il ne devra pas souffrir que les vêtements de ses élèves soient sales ou en désordre. La richesse, le luxe dans les habits n'est pas à la portée de tout le monde, et l'on aurait tort de s'en plaindre, puisque cela n'est pas nécessaire ; mais l'ordre et la propreté, — indispensables à chacun de nous, — sont accessibles à tous, puisqu'ils ne demandent que quelques soins et un peu d'eau.

Ici, comme toujours, le maître devra surtout prêcher d'exemple : sa tenue sera digne sans affectation, sa mise sera convenable sans recherche, et tout, dans sa personne, indiquera un homme sérieux et bien élevé.

On ne saurait prendre avec trop de vigilance les moyens de préserver l'école de l'invasion des maladies contagieuses. On n'admettra aucun enfant sans avoir la certitude qu'il a été vacciné. Il faut encore prévenir les parents toutes les fois qu'une éruption notable à la peau peut faire craindre une atteinte de rougeole ou de fièvre scarlatine.

La salle de classe doit être balayée et arrosée tous les jours. On ne doit tolérer aucun amas malpropre à côté de l'école. Les cabinets doivent être lavés et aérés, quoique pourvus d'une porte. Enfin, il ne faut pas oublier qu'indépendamment du point de vue hygiénique, le propreté du corps et l'ordre matériel auront plus d'un point de contact avec la pureté de l'âme et l'ordre moral.

Il nous faudrait parler maintenant, pour donner une idée de tout ce qu'embrasse l'éducation physique, de l'éducation des sens, et des différents exercices propres à développer les organes et les membres, qu'il est impossible de faire à l'école. Mais, pour suivre le sujet qui nous est proposé, nous n'avons plus à nous occuper que des exercices et jeux scolaires.

Mais nous en avons parlé avec développement, il n'y a pas bien longtemps, en traitant des jeux, des promenades scolaires ou de la gymnastique. Nos correspondants n'ont qu'à se reporter aux tables et à relire attentivement les différents travaux qui se rapportent directement ou indirectement à leur sujet : ils y trouveront certainement d'utiles matériaux.

La nouvelle méthode pédagogique se résume tout entière dans ce principe :

« L'enfant ne doit rien entendre, rien lire, rien réciter, rien écrire qu'il ne comprenne ou qui ne puisse lui être expliqué. »

Expliquons d'abord le sens littéral de ce principe.

Il veut dire, selon nous, que tout enseignement donné directement par le maître, à quelque partie du programme qu'il appartienne ; tout devoir dicté ou simplement indiqué aux élèves, et même tout exercice de lecture ou de mémoire, doit être à la portée de l'âge et de l'intelligence de l'enfant, afin qu'il en comprenne le sens et les applications, et que, s'il ne les saisit pas par lui-même, le maître puisse lui en donner l'explication.

Parmi les méthodes dont se sont servis ou qu'ont signalées comme seules logiques et rationnelles les éducateurs de tous les temps, depuis Socrate jusqu'à Pestalozzi, en passant successivement par Montaigne, Fénelon, l'abbé Fleury, le Père Girard, etc., et de nos jours M. Gréard, il en est une sur l'emploi de laquelle on les trouve unanimes, c'est

que toute leçon, pour être féconde, doit être soigneusement préparée, et que cette préparation doit être le résultat de l'intervention combinée du maître et de l'élève, le premier pour *guider*, le second pour *observer, réfléchir et juger*. C'est ce qui s'appelle la méthode *intuitive* ou d'*investigation*, dont le but est de substituer l'observation des choses à l'étude des mots, le jugement à la mémoire, l'esprit à la lettre, la spontanéité à la passivité intellectuelle.

Partant de cette méthode, qui répond, en effet, au développement graduel des facultés de l'enfant, les maîtres de la pédagogie moderne donnent à l'envi des préceptes et des conseils pour enseigner avec fruit toutes les matières du programme. En premier lieu, ils veulent, et en cela ils ont cent fois raison, que, sans négliger la mémoire, qui est une faculté précieuse, on ne la fasse intervenir qu'après le jugement : en d'autres termes, que l'enfant retienne des *choses* et non des *mots* ; qu'il ait dans l'esprit des idées concrètes et durables, et non des abstractions, des nuages fugitifs ; en un mot, qu'il soit, non un *perroquet* pour quinze jours, mais un *juger* pour toute sa vie.

La mémoire a été trop longtemps à peu près la seule faculté cultivée. On la surchargeait de mots, de définitions, de règles, de descriptions, de faits et même de dates qui étaient autant d'énigmes pour les enfants obligés de les retenir. De là, un dégoût naturel pour un travail difficile, sans attrait et le plus souvent sans profit.

Or, à quoi tend la méthode nouvelle ? Est-ce à supprimer l'exercice de la mémoire, comme l'ont prétendu fausement des esprits prévenus et peu réfléchis ? Non, certes, tant s'en faut ; mais elle veut, comme nous venons de le dire, que cette faculté recueille de tous côtés les éléments qui sont la vie de l'intelligence et du cœur, et qu'on les lui présente dans des conditions plus en rapport avec

le premier âge, plus conforme au degré de culture intellectuelle où les enfants sont parvenus.

La première préoccupation d'un bon maître doit donc être de développer chez les enfants et de diriger l'observation et la réflexion, pour arriver à la formation du jugement.

Cela posé, voyons comment on doit procéder dans l'enseignement de chaque branche du programme de l'école primaire, pour que ce but soit atteint.

Nous passerons rapidement sur les débuts de la lecture. Nous dirons seulement qu'ils pourraient être rendus plus attrayants qu'ils ne le sont généralement pour les petits enfants. Il suffirait, pour cela, d'habituer ces jeunes recrues d'abord à *voir*, à *écouter*, à *parler*, plutôt encore qu'à lire.—Mais comment? Ayons des gravures représentant les êtres et les objets au milieu desquels ils vivent; puis, demandons-leur le nom, la couleur, la forme, l'usage, etc., de ces êtres et de ces objets; en un mot, établissons avec eux de petits dialogues qui seront de véritables leçons de choses, à la portée de leur âge, et qui les intéresseront à savoir le nom et la forme des lettres par lesquelles on représente les noms des personnes et des choses qu'ils connaissent.

Qui ne voit combien cette méthode diffère de l'ancienne, laquelle consiste à arrêter les regards de l'enfant sur des caractères noirs et immobiles qui ne lui disent rien, et qui sont sans rapport avec les choses vivantes au milieu desquelles il vit. Avec la nouvelle, il ne voit rien qu'il ne comprenne ou qui ne lui soit expliqué.

Arrivons tout de suite à la lecture courante.

Les livres qui conviennent à ce degré de la lecture sont maintenant bien composés. Au lieu des pensées graves, des abstractions et des théories presque philosophiques qu'ils présentaient jadis à des esprits encore incultes, ils contiennent

pour la plupart, des récits gracieux, des idées fraîches comme leur âge, des notions de toutes choses présentées sous des formes attrayantes et propres à captiver l'attention des jeunes lecteurs à qui ils sont destinés. Cependant, à côté de ces mérites incontestables, que d'obscurités, que d'énigmes encore! Il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir assisté à une leçon de lecture choisie dans un de ces livres, composés tout exprès pour les enfants, par des hommes très versés dans la science de l'éducation. Il est rare que la question la plus simple n'embarasse pas le lecteur, ou que sa réponse ne soit obscure, incomplète, trop souvent même le contraire de la vérité. Nous ne parlons pas ici des défauts de la lecture, au point de vue purement pratique.

Que veut la nouvelle méthode? Elle demande que la lecture serve d'instrument pour l'étude de la langue maternelle, la formation du cœur et le développement intellectuel des élèves. Mais si l'on veut arriver sûrement à ce résultat, il ne suffit pas d'avoir entre les mains un livre bien choisi, il faut que le maître le tienne avec son cœur et y porte la vie. Nous venons de le dire, tous les mots qui vont passer sous les yeux des enfants sont loin d'avoir une signification transparente pour eux. Quel est donc le rôle du maître pour dissiper, ou mieux, pour prévenir ces obscurités et ces erreurs? Lire le texte lui-même, donner la bonne accentuation, insister sur les liaisons, et, sans donner à sa lecture un ton déclamatoire, faire passer dans cet exercice les qualités d'une bonne conversation, avec ses variétés d'intonation, ses nuances, en un mot, sa traduction fidèle de la pensée de l'auteur; cela fait, expliquer les termes qui sortent du cercle ordinaire, encore bien restreint, de la vie intellectuelle des enfants, donner la signification nette et précise de chaque mot obscur et compliqué. Avec ce procédé, la leçon sera

ce qu'elle doit être : variée, claire, et par là même, intéressante et comprise.

Nous n'entrerons pas dans le détail du profit que l'on peut et que l'on doit tirer d'une lecture ainsi faite, au triple point de vue de l'étude de la langue maternelle, de la culture intellectuelle et de la culture morale. Ces développements sortiraient du cadre de la question et excéderaient l'étendue qu'elle comporte.

De la lecture, passons à l'écriture, et voyons dans quelle mesure peut s'appliquer à cet art, qui paraît à priori tout machinal, le principe dont il s'agit.

L'important, dans les débuts, c'est de surveiller les enfants, de guider, pour ainsi dire, leur main, d'en exercer d'une manière méthodique le mécanisme et d'en régler les mouvements, afin de l'habituer à la formation des divers caractères.

Mais que signifie cette recommandation : *guider la main de l'enfant* ? Faut-il que le maître, prenant la main de l'enfant dans la sienne, trace pour lui et avec lui, comme cela s'est vu et se voit encore, la lettre qu'il s'agit de reproduire sur l'ardoise ou sur le cahier ? Assurément non, et voici ce qu'il faut entendre par là.

Qu'avant la leçon, le maître commence par expliquer les principes au tableau noir ; qu'il exécute lui-même la lettre dont l'étude fait l'objet de la leçon ; les enfants verront ainsi où commence et où finit cette lettre ; ils en retiendront la forme avec beaucoup plus de facilité et leur main deviendra plus prompte à la reproduire parce qu'ils l'auront comprise. La leçon ainsi faite aura été un moyen de développer chez eux l'esprit d'observation et d'imitation.

Ajoutons que cette surveillance et cette direction ne doivent pas seulement s'appliquer aux jeunes enfants, mais à toutes les divisions de l'école. N'oublions pas d'ailleurs que les leçons d'écriture, dans les classes élémentaires, doivent

être, dès le début, intimement liées aux exercices de langue et d'orthographe, et que, pour les autres cours, "les phrases servant de modèles doivent toujours présenter un sens complet, et avoir pour objet soit un précepte de conduite, soit une notion."

Ces instructions n'indiquent-elles pas clairement que, en dehors des explications que réclame la partie matérielle de l'écriture, les textes choisis doivent eux-mêmes fournir la matière d'explications intéressantes à la fois l'esprit et le cœur ?

Pour l'arithmétique, il y a, comme pour tous les autres objets d'enseignement, des programmes. Mais qu'est-ce que des programmes, si le maître ne sait pas les animer ? Personne n'ignore combien les débuts de l'arithmétique, la numération et tout son système, sont pénibles et ennuyeux pour les jeunes enfants : réunissons donc pour eux, dans la classe, tout ce qui parle aux yeux ; multiplions les procédés qui jettent de l'intérêt sur leurs études, et leur apportent l'idée sous une forme tangible. Ayons un boulier compteur ; les enfants prendront plaisir à former des combinaisons qui, sous une forme abstraite, n'entreraient que difficilement et après bien du temps dans leur intelligence. Le temps est précieux, ne le gaspillons pas en efforts stériles.

Nous parlons du boulier compteur, et nous ne saurions trop en recommander l'usage ; mais n'en abusons pas. Sous prétexte d'améliorer cet instrument précieux, on l'a compliqué en lui donnant les formes les plus diverses. Dans certaines expositions scolaires, on en a exhibé dont la structure rappelait celle de véritables appareils automatiques. Rejetons ces instruments dans le jeu desquels se perdent les idées encore faibles des enfants. Les plus simples sont les meilleurs.

Pour initier les enfants aux premières opérations de l'arithmétique, n'employons pas ces longues séries de nom-

bres abstraits dont les maîtres peu habiles recouvrent encore parfois le tableau noir. Il y a des procédés plus saisissants, que l'expérience indique et qui provoquent l'attention, répandent le mouvement et la vie. Peu à peu les aides matériels disparaîtront pour faire place au calcul mental, qui devra avoir, dans chaque cours, une large place.

Arrivés au système métrique, les enfants ont, pour frapper leurs regards, les tableaux qui ornent aujourd'hui les murs de la plupart des classes. Mais comment ne pas préférer encore à ces images, qu'il faut se garder de bannir, les mesures effectives usitées dans le commerce, ces collections de poids, de mesures, de contenance, etc., qui sont elles-mêmes une démonstration. Au lieu et à côté de l'image, la réalité, en face du raisonnement, la figure qui le rend sensible.

Etendus aux trois cours de l'école et gradués en difficultés, ces procédés ont pour effet de former l'esprit des enfants, de développer surtout les facultés de réflexion et de raisonnement, et de leur faire acquérir cette dextérité d'opération technique, sans laquelle ils n'ont qu'une demi-science, sans utilité réelle. De cette manière, ils n'étudieront rien qu'ils n'aient compris.

De l'enseignement de l'histoire, nous ne dirons que peu de mots, tant il est évident qu'avec les jeunes enfants surtout, cet enseignement ne doit pas se réduire, comme autrefois, à faire étudier des abrégés dont la texture n'était composée que de noms, de dates et de faits présentés sèchement, qui ne disaient absolument rien ni à l'esprit, ni au cœur, et qui n'entraient dans la mémoire que pour en sortir aussitôt. Cet enseignement, sans vie et sans couleur, tend heureusement à disparaître et à faire place à des récits intéressants sur les points et les personnages les plus importants de notre histoire nationale. Pour le cours moyen et le cours supérieur, on suit la même

marche, mais en entrant chaque année dans des détails plus étendus, en montrant l'origine, les causes et l'enchaînement des faits accomplis.

Mais ces récits et ces livres, si bien disposés, si bien écrits, et si ornés de gravures intéressantes qu'ils soient, ne seraient pas encore compris comme ils doivent l'être, si le maître ne prenait soin de les animer, par des *leçons orales* bien préparées. Ce personnage, il faut qu'on le montre tel qu'il a été, avec ses qualités et ses défauts, avec l'influence bienfaisante ou malheureuse qu'il a exercée. Cette guerre, il faut en exposer nettement les causes, au moins les principales; cette bataille dont l'issue a été une victoire ou une défaite, et qui a mis en jeu l'honneur, presque l'existence de la France, il faut la décrire sous des couleurs vives et saisissantes; au besoin, en recueillir les détails dans des ouvrages plus développés que ceux qui sont entre les mains des élèves; ce trait de patriotisme, de dévouement, de charité, il faut le mettre en relief et en déduire les conséquences, au double point de vue du résultat immédiat et de l'influence qu'il a pu avoir sur les événements postérieurs, sur le progrès de la moralité publique. Rien, nous ne saurions trop le répéter, rien ne saisit, rien ne captive l'attention des élèves comme la parole du maître, quand il sait y mettre de la vie.

Quant à la *géographie*, tout a été dit, ou à peu près, sur les moyens *intuitifs* à employer pour initier les jeunes enfants à cette intéressante étude, sur l'orientation, si facile à démontrer par les jeux; sur l'usage qui peut être fait de la cour de l'école pour faire comprendre, par l'aspect, les termes géographiques, de *continent*, de *île*, de *montagne*, et ceux de *mer*, de *lac*, de *fleuve*, de *rivière*, de *confluent*, etc.; puis, quand les enfants passent à l'étude de la géographie proprement dite, sur la nécessité d'avoir une sphère pour faire comprendre la forme du globe,

la distribution de sa surface entre les terres et les eaux.

Grâce à ces moyens et à d'autres encore que nous passerons plus tard en revue, l'enseignement de la géographie a fait, en France, depuis quelques années, d'incontestables progrès.

Nous terminerons là ces développements, qui nous paraissent suffisamment établir que la méthode pédagogique préconisée par les plus grands maîtres de toutes les époques, réside tout entière dans ce principe, à savoir :

“ Que l'enfant ne doit rien entendre, rien lire, rien réciter, rien écrire, qu'il ne comprenne de lui-même ou qui ne puisse lui être expliqué.”

Après avoir montré la nécessité d'expliquer, de faire comprendre au préalable à l'enfant la matière sur laquelle il doit ensuite se livrer à un travail personnel, il est à peine besoin d'indiquer comment l'instituteur parviendra à donner à son enseignement cet attrait, cette sûreté, cette puissance dont l'effet est d'intéresser à l'étude toutes les facultés de celui à qui il s'adresse. L'autorité compétente a tracé des programmes auxquels il est dû de se conformer ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, les programmes sont en eux-mêmes des lettres mortes, ils ne valent que par la lumière et la force morale qu'on sait en tirer. Sans cette préoccupation incessante de l'instituteur, qu'apprendront avec lui les enfants ? Dans les livres de lecture et de récitation, ils verront des mots et des phrases vides de sens ; dans la grammaire, des définitions, des règles et des exceptions qui sont pour eux de véritables énigmes ; dans le calcul, d'abstraites combinaisons. Ecrire, ce sera tracer des caractères avec plus ou moins de goût, rien de plus ; en géographie, on récitera de mémoire les noms des capitales, de quelques chefs-lieux de départements et même d'arrondissement ; en histoire, quelques phrases incohérentes et

par là même incomprises ; mais de l'instruction, point, de l'éducation, moins encore. En quittant l'école le soir, l'enfant sera ce qu'il était le matin en y entrant, peut-être même avec quelques idées fausses de plus dans l'esprit, et quelques bons sentiments de moins dans le cœur ; car, comme l'a dit un grand écrivain :

L'âme est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'alimente.

Voilà le résultat fatal de l'absence d'une préparation sérieuse de chaque leçon : un véritable vol intellectuel et moral au préjudice de l'enfance.

Que conclure de là ? Que le maître inexpérimenté, comme l'instituteur peu zélé, perd nécessairement de vue le principe qui, seul, peut rendre son enseignement intéressant et profitable : le premier, parce qu'il n'en est pas suffisamment pénétré, parce qu'il ne s'est pas rendu compte de la charge morale qui lui incombe, et que, confiant dans ses connaissances, il croit avoir rempli sa tâche, lorsqu'il a satisfait à son programme de chaque jour ; le second, parce qu'il néglige d'envisager de face le but qu'il doit atteindre, ne se sentant pas le courage d'employer les moyens qui pourraient l'y conduire.

CH. VALCOURT,
Inspecteur honoraire.

EXERCICES DE MÉMOIRE ET DE RÉCITATION.

I

JE VEUX ÊTRE UN ANGE.

Si quelquefois une vaine louange
Pour me flatter m'a donné le nom d'ange,
Je veux du moins, tout jeune que je suis,
Le mériter autant que je le puis :
Avoir l'humeur égale et point farouche,
Le front serein, le sourire à la bouche,
Être soumis, compatissant, pieux :
N'est-ce point là, mon Dieu, ce qu'il faut faire
Pour ressembler aux anges sur la terre
Et devenir un ange dans les cieux ?

Mme TASTU]

II

LES VŒUX DU SAGE.

Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend ;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie,
Le travail qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie,
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie.

FLORIAN.

III

EXTASE.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel ;
Et les bois et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure

Les flots, les mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :

C'est le Seigneur, le Seigneur-Dieu.

Victor Hugo.

DICTÉES ÉLÉMENTAIRES.

DU PARTICIPE PASSÉ.

Parmi les animaux et les végétaux qui ont été *enseveli* dans des suc pierreaux, il en est qui n'ont *laissé* qu'une image d'eux-mêmes. *Couvert* de toutes parts d'une argile molle, ils s'y sont *corrompu* et *dissous*, tandis que l'argile s'est *endurci*, *pétrifié*, formant une cavité qui représente distinctement les corps qui y étaient *renfermé* (*ensevelis*, *laissé*, *couverts*, *corrompus*, *dissous*, *endurcie*, *pétrifiée*, *renfermés*).—Les draps bleu foncé se sont bien *vendu* cette année, parce que la mode les a *adopté*, surtout pour les gilets et les habits (*vendus*, *adoptés*).—Au dix-septième siècle, les Hollandais, dont la marine s'était *substitué* à celle des Espagnols et des Portugais, jouèrent le principal rôle dans les découvertes (*substituée*).—Réparez une faute dès que

vous l'aurez *commis* (*commise*).—Les tortues n'ont point de dents ; leurs mâchoires sont *revêtu* de corne comme celles des oiseaux (*revêtues*).—Les allumettes chimiques ont *remplacé* les briquets à amadou (*remplacé*).—Les choses longtemps *désiré* sont presque toujours *au-dessous* de l'idée qu'on s'en était *formé* (*désirées*, *formée*).—Les jours que nous avons *gémé* et *soupiré*, sont souvent ceux que nous nous sommes *rappelé* avec le plus de plaisir (*gémé*, *soupiré*, *rappelés*).—Quand l'ambition, la jalousie, la haine, la colère, se sont une fois *emparé* de quelqu'un, elles ne le quittent qu'aux portes du tombeau (*emparées*).—On regardait autrefois les moisissures comme des productions informes et fortuites de la pourriture ; et ce n'a pas été sans une agréable surprise qu'on les a *vu* prendre place dans la grande échelle des êtres *organisé*, et nous offrir les caractères les plus essentiels de la nature végétale (*vues*, *organisés*).—Il est *allé* chercher la mort dans les combats, et l'y a *trouvé* (*trouvée*).—Cette ville est *regardé* comme imprenable (*regardée*).—Voici des écoliers qui se sont *laissé* surpasser par leurs condisciples (*laissé*).

II

On dédaigne souvent la vérité, quand elle n'est pas *revêtu* des ornements qui séduisent l'esprit (*revêtue*).—Les plus puissants États de l'antiquité se sont *écroulé* successivement (*écroulés*).—Ils avaient été *condamné* aux peines du Tartare pour s'être *laissé* gouverner par des hommes méchants et artificieux (*condamnés*, *laissé*).—Avec des soins, on aurait *sauvé* cette personne ; on l'a *laissé* mourir (*sauvé*, *laissée*).—Manlius se *découvrit* la poitrine, qu'il fit voir toute *couvert* des cicatrices que lui *avaient* *laissé* les blessures qu'il avait *reçu* (*couverte*, *laissées*, *reçues*).—Si la nature a *destiné* les hommes à vivre en bonne intelligence, et les a *créé* pour s'aimer, pour

quoi se sont-ils presque toujours *nui*, et se sont-ils *persécuté* avec tant d'acharnement (*destiné, créés, nui, persécutés*)?— Quelque petite que soit la part que vous a *fait* le Ciel dans la distribution de ses faveurs, si vous vous êtes *fait* une loi de vous conformer aux décrets de la Providence, vous jouirez d'une félicité égale à celle que vous aurait *fait* obtenir le sort le plus brillant (*faite, fait, fait*).—La divine sagesse, qui s'est *joué* dans la distribution des couleurs dont elle a *orné* les fleurs, a *mis* de nouveaux agréments dans la figure qu'elle a *donné* à chacune (*jouée, orné, mis, donnée*).—Il est écrit que Dieu n'a pas *révélé* ses jugements aux gentils, et qu'il les a *laissé* errer dans leurs voies (*révélé, laissés*).—Il est vrai qu'*entraîné* par le torrent, ces hommes se trouvèrent hors de la route qu'ils avaient *résolu* de suivre (*entraînés, résolu*).—Les bons et les mauvais succès semblent s'être *partagé* la durée des ans et des siècles (*partagé*).—C'est à la propriété que le calorique a de passer d'un corps dans un autre qu'est *dû* l'invention du thermomètre (*due*).—La liberté qu'on a *présenté* aux hommes à la fin du siècle dernier était *emprunté* des reliques anciennes (*présentée, empruntée*).

III

Les champions se sont vivement *disputé* le terrain (*disputé*).—Toutes les heures que vous avez *dormi*, je les ai *passé* à écrire (*dormi, passées*).—Les Japonais de distinction ont des domestiques de confiance, *chargé* spécialement d'avertir leurs maîtres des fautes dans lesquelles ils les ont *vu* tomber (*chargés, vus*).—Rien ne peut *suppléer* à la joie qu'ont *ôté* les remords (*ôtée*).—Nous pardonnons plus aisément à quelqu'un de ne nous avoir jamais *estimé* que de cesser de nous estimer (*estimés*).—Nous convenons plutôt des sottises que nous avons *fait*, que de celles que nous avons *dît* (*faites, dites*).—Elles voudraient bien à

la vérité être *revêtu* de l'immortalité, mais sans être *dépouillé* de la mortalité, qu'elles aiment encore (*revêtues, dépouillées*).—Timoléon ne se vit pas plus tôt maître de Syracuse, qu'il fit revenir les habitants que la cruauté du tyran avait *forcé* de s'exiler (*forcés*).—Les hommes dont les opinions se sont *formé* par la seule force de leur pensée, et qui s'y sont *attaché* sans avoir égard aux résultats, sont presque tous *doué* d'une grande force de caractère (*formées, attachés, doués*).—La mort a *moissonné* presque tous les habitants de cette contrée (*moissonné*).—La potasse de Russie et celle d'Amérique sont les plus *estimé* dans le commerce (*estimées*).—Ces enfants se sont *laissé* tomber (*laissés*).—Souvent les dons que la nature a *suspendu* aux arbres, sont *déposé* dans de simples herbes (*suspendus, déposés*).—De tout temps, la malignité s'est *applaudi* des maux qu'elle a *causé* (*applaudie, causés*).—On croira que ces jours me durèrent huit siècles; tout au contraire, j'aurais *voulu* qu'ils les eussent *duré* (*voulu, duré*).—Quels ennuis cette affaire m'a *occasionné* (*occasionnés*)!—Les ennemis ne s'étaient pas *douté* de notre approche (*doutés*).—La température s'est beaucoup *adouci* depuis hier (*adoucie*).—J'ai *fait* la commission que vous m'aviez *donné*, parce que je me la suis *rappelé* à temps (*fait, donnée, rappelée*).

J.-O. C.

DICTÉES D'ORTHOGRAPHE USUELLE.

(*Faute à relever*.—Livraison précédente, p. 18, 1^{re} colonne, ligne 12^e, lire de Pacifique, au lieu de du Pacifique.)

I. BONTÉ.

L'homme qui ne fait aucun mal à ses semblables, mais qui ne leur fait non plus aucun bien, réalise-t-il de tout point l'idéal de l'homme, tel que nous le concevons ?

Non, nous le regardons comme un homme sec et sans entrailles ; nous le tenons en fort médiocre estime, et ne voyons nullement en lui le type de la beauté morale.

Celui-là, au contraire, nous paraît digne de tout notre respect et de toute notre sympathie, qui n'est pas seulement juste, mais encore bienfaisant ; qui, non content de ne pas nuire aux autres, cherche toutes les occasions de leur être utile, et prodigue son argent, son temps, sa peine, sa vie même pour leur venir en aide. Il nous paraît un homme véritablement homme ; il a de l'humanité !

(FERRAY.)

II. PEINTURE DES PLAINES EN AMÉRIQUE.

Lorsque le tapis de verdure qui couvre la terre est tombé en poussière, brûlé par les rayons perpendiculaires d'un soleil que ne voile aucun nuage, le sol desséché se crevasse, comme s'il avait été ébranlé par un violent tremblement de terre. Si alors viennent à souffler des vents qui se heurtent, et si de leur choc résulte un mouvement circulaire, la plaine présente un phénomène singulier, semblable à une nuée en forme d'entonnoir dont l'extrémité glisse sur le sol, le sable s'élève comme une vapeur épaisse au milieu du tourbillon vide d'air et chargé d'électricité. On dirait les trombes d'eau dont le bruit frappe d'effroi le navigateur expérimenté. La voûte du ciel affaissée laisse tomber sur la plaine déserte une lueur pâle et sombre. Les limites de l'horizon se rapprochent subitement ; la steppe se rétrécit, et le cœur du voyageur se resserre. La terre embrasée et poudreuse, tenue en suspens dans l'atmosphère comme une vapeur épaisse, ajoute à la chaleur étouffante de l'air, et le vent d'est, lorsqu'il vient à passer sur le sol brûlant, au lieu d'y apporter la fraîcheur, le rend plus ardent encore.

(HUMBOLDT.)

III. LA MÉDISANCE.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent ; un scandale pour ceux qui nous écoutent : une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher. La médisance est un mal inquiet qui trouble la société ; qui jette la dissension dans les cités ; qui désunit les amitiés les plus étroites ; qui est la source des haines et des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordre et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse ; c'est une source pleine d'un venin mortel ; tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne.

(MASSILLON.)

IV. LE LAITRON.

Tout le monde connaît le laitron (*Sonchus oleraceus*). Il n'y a pas de plante plus commune. On le rencontre partout, dans les jardins, où on le considère comme une mauvaise herbe, dans les champs, sur le bord des routes, dans les fossés. Quand on veut l'arracher, la tige se casse, et l'on s'aperçoit qu'elle est creuse, molle et laiteuse. Les feuilles sont longues et bizarrement découpées, tantôt élargies, tantôt étranglées jusqu'à la nervure médiane, irrégulièrement dentelées sur le bord et comme crépues, avec des cils un peu épineux. Les fleurs, d'un jaune pâle,

s'épanouissent presque en ombelle, au sommet de la tige et des branches.

Cette modeste plante appartient à la même tribu que la chicorée sauvage et le pissenlit ou dent-de-lion. Comme celle-ci, elle est mieux qu'innoffensive ; elle est utile. Malgré un peu d'amertume, elle est bonne à manger en salade, quand elle n'a encore que des feuilles et n'a pas eu le temps de pousser en tige. On lui a même fait une petite place parmi les plantes médicinales ; on la dit rafraîchissante, sédative ; on lui prête quelques-unes des qualités de la laitue, qui est aussi une chicorée.

(Magasin pittoresque.)

V. L'ÂGE D'OR.

Qu'ils sont féconds, doux et vivants, ces jours de notre âge d'or, où l'enfant vit et respire dans la confiance et dans l'amour ; où l'enfant croit d'une foi pleine que son père et sa mère savent tout, qu'ils sont puissants comme des anges, et que, réfugié dans leur sein, nul mal ne le peut atteindre ; où la bouche, pleine de confiance, demande le sens de la parole, demande quelque marque d'amour.

Ce qu'on lui donne, il le reçoit ; ce qu'on lui dit, il le croit ; il ignore que l'on puisse tromper, que l'on puisse faire un faux don.

Toujours entouré de tendresse, son âme est tout entière ouverte, épanouie comme son visage. Le rayon de son cœur s'élançait droit au dehors, sans crainte et sans détour, et les impressions de la vie trouvent tout ouvert pour pénétrer.

Comment, sous cette bénédiction, l'enfant pourrait-il ne pas croître et dans son âme et dans son corps ?

Vivre dans le sein et sous les ailes d'êtres sages et puissants, qui nous protègent, qui nous dirigent et qui nous donnent tout ; n'avoir qu'à suivre, à recevoir, à obéir et à aimer ; n'être en aucun temps

seul au monde ; avoir un centre visible en ce monde pour y rapporter notre vie ; dormir sous la garde de celle qui veille sur notre couche, comme l'ange gardien, qui souffre des mille dangers passant sur notre tête, lorsque nous-mêmes en ignorons l'approche : telle est la vie dans notre enfance, dans notre âge d'or.

(GRATRY.)

VI. DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Il est trop vrai que certaines personnes aiment la contradiction : elles n'attendent pas les occasions qui peuvent la faire naître ; elles la recherchent, elles la provoquent. Ce n'est point toujours par malice ; c'est souvent par goût : une conversation simple et paisible, allant droit son chemin, si intéressante et éclairée qu'elle puisse être, leur paraît monotone, sans saveur. Que leur faut-il le plus souvent pour engager une lutte de paroles où brillera leur esprit ? presque rien. Il leur suffit d'une exagération ou d'un paradoxe lancé à propos. De bonnes gens s'y laissent prendre, et se croient obligés de répondre, non pas à la fin sans un peu d'animation ou d'irritation, au nom du sens commun ; mais ce sont de bonnes gens, et, si l'on osait le dire, des naïfs. Cependant, avec ces dispositions à contredire, on s'expose à être redouté, évité, quelquefois même lorsqu'on voudrait bien qu'il en fût autrement. J'ai connu un homme d'une assez grande valeur qui se trouva écarté insensiblement d'une société d'amis, parce qu'il avait pris l'habitude de répéter très souvent : "Ah ! je ne suis pas de votre avis", et on avait observé qu'il prononçait ces mots, d'un premier mouvement inconscient, avant même d'avoir trouvé en quoi il différait d'opinion avec ceux qu'il était décidé à contredire : on se sentait ennuyé, fatigué ou blessé par ce procédé, qui entraînait mal à propos les esprits les plus pacifiques à des débats interminables et trop vifs ; il semblait toujours dire : "Allons,

en garde ! Croisons le fer !" Un jour il entendit quelqu'un murmurer qu'il ferait aussi bien d'aller ferrailer ailleurs, et il disparut.

(ED. CHARTON.)

J.-O. C.

DIFFICULTÉS ORTHOGRAPHIQUES

La nature annonce son *réveil* à la terre par la *voix* de tous les animaux.

(BERNIS.)

O âme, *réveille-toi*; reviens à Dieu, dont tu t'étais si profondément retirée.

(BOSSUET.)

C'est en *révérant* leurs parents que les enfants se préparent une heureuse vieillesse.

Le *révérant* P. est sans contredit l'un de nos meilleurs orateurs sacrés.

Le losange est un *rhombe* dont les quatre côtés sont égaux. (ACADÉMIE.)

Toutes ces latitudes se *voient* sous le même *rumb* (on écrit aussi *rhumb*) de vent.

(B. de SAINT-PIERRE.)

La princesse Anne avait peine à retenir ce *ris* dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur *voit* croire des choses impossibles.

(BOSSUET.)

Je ne peux souffrir un *ris* de veau qui nage dans une sauce salée. (VOLTAIRE.)

La grande voile et la misaine n'ont qu'un seul *ris*.

(BESCHERELLE.)

L'occasion me *rit*: tu *vois* quelle assurance Des imprudents Latins endort la vigilance.

(DELILLE.)

Le *riz*, qu'à tous les *mets* préfère l'Ottoman, Que l'Arabe cultive ainsi que le Persan, Qui blanchit des Chinois les campagnes fé-

Veut une terre humide et se platt dans les

(ROSSET.)

Un duel *met* les gens en mauvaise posture, Et notre *roi* n'est pas un monarque en pein-

(MOLIÈRE.)

Nous surprîmes une de ces femmes tournant rapidement un *rouet* et prononçant des paroles mystérieuses.

(BARTHÉLEMY.)

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se *rompt*, De nous vendre un peu cher les *grands biens* [qu'ils nous font.

(CORNEILLE.)

Sur les visages *ronds*, le rire ressemble beaucoup aux pleurs, et la différence n'en peut être aperçue à deux pas de distance.

(MME NECKER.)

J.-O. C.

PROBLÈMES D'ARITHÉTIQUE.

I. Combien coûte une barrique de vin contenant 29 gallons, à \$2.75 le gallon ?

Réponse: \$79.75.

Solution:

$$\begin{array}{r} \$2.75 \\ 29 \\ \hline 2475 \\ 550 \\ \hline \$79.75. \end{array}$$

II. A combien se monteront 55 verges d'étoffe à 37 centins la verge ?

Réponse: \$20.35.

Solution:

$$\begin{array}{r} \$0.37 \\ 55 \\ \hline 185 \\ 185 \\ \hline \$20.35. \end{array}$$

III. Un homme a acheté 300 minots de blé à \$1.25 le minot; combien doit-il donner ?

Réponse: \$375.

Solution:

$$\begin{array}{r} \$1.25 \\ 300 \\ \hline \$375.00. \end{array}$$

IV. Combien y a-t-il d'heures dans 344 semaines 6 jours et 17 heures ?

Réponse: 57953 heures.

Solution :

$$\begin{array}{r} 344. 6. 17 \\ 7 \\ \hline 2414 \text{ jours} \\ 24 \\ \hline 9673 \\ 4828 \\ \hline 57953 \text{ heures.} \end{array}$$

V. Combien faudra-t-il de verges de tapis de 3 pieds de largeur pour couvrir un plancher de 27 pieds de long et 20 pieds de large ?

Réponse : 60 verges.

Solution :

$$\frac{27 \times 20}{3} = 180 \text{ pds, longueur que devra avoir le tapis ;}$$

$$180 \times 3 = 540 \text{ pds, surface du tapis ;}$$

$$540 \div 9 = 60, \text{ même surface exprimée en verges.}$$

VI. Un homme reçoit une première fois les $\frac{4}{5}$ d'une piastre, une deuxième fois \$7\frac{1}{2}\$, et une troisième fois \$8\frac{3}{4}\$: combien a-t-il reçu en tout ?

Réponse : \$17.05.

Solution :

$$\begin{array}{l} \text{Les } \frac{4}{5} \text{ d'une piastre} = \frac{4 \times 100}{5} = \$0.80 ; \\ \$7\frac{1}{2} = 7 + \frac{100}{2} = \dots \dots \dots 7.50 ; \\ \$8\frac{3}{4} = 8 + \frac{3 \times 100}{4} = \dots \dots \dots 8.75 ; \\ \text{Total} \dots \dots = \$17.05. \end{array}$$

VII. Des $\frac{7}{8}$ de $1\frac{1}{2}$ de 7, retranchez les $\frac{1}{4}$ de $\frac{3}{8}$.

Réponse : $4\frac{1}{8}$.

Solution :

$$\begin{array}{l} \frac{7}{8} \text{ de } 1\frac{1}{2} \text{ de } 7 = \frac{7}{8} \times \frac{3}{2} \times 7 = \frac{147}{8} ; \\ \frac{1}{4} \text{ de } \frac{3}{8} = \frac{1}{4} \times \frac{3}{8} = \frac{3}{32} ; \\ \frac{147}{8} - \frac{3}{32} = \frac{2016}{32} - \frac{3}{32} = \frac{2013}{32} = 4\frac{1}{8}. \end{array}$$

VIII. A combien reviendront 72 verges de drap, si 9 verges coûtent £5.12 s. ?

Réponse : £44.16 s.

Solution :

$$\begin{array}{l} \frac{£5.12}{9} = \text{le prix d'une verge ;} \\ \frac{£5.12}{9} \times 72 = £5.12 \times 8 = £44.16. \end{array}$$

IX. Si 40 verges d'étoffe coûtent \$170, à combien reviendront 325 verges ?

Réponse : \$1381.25.

Solution :

$$\begin{array}{l} \frac{170}{40} = \frac{17}{4} = \text{le prix d'une verge ;} \\ \frac{17}{4} \times 325 = \frac{5525}{4} = \$1381.25. \end{array}$$

X. Si les $\frac{2}{3}$ d'une verge de drap coûtent \$7\frac{1}{2}, combien 2 verges $\frac{1}{2}$ coûteront-elles ?

Réponse : \$4.86 $\frac{2}{3}$.

Solution :

Etablissons la proportion suivante :

$$\frac{2}{3} : 2\frac{1}{2} \text{ ou } \frac{5}{2} :: \frac{1}{2} : x$$

Opérons :

$$\begin{array}{l} \frac{1}{2} \times \frac{5}{2} = \frac{5}{4} ; \\ \frac{5}{4} \div \frac{2}{3} = \frac{5}{4} \times \frac{3}{2} = \frac{15}{8} = \$4.86\frac{2}{3}. \end{array}$$

XI. Si $\frac{1}{8}$ d'un baril de farine coûte $\frac{2}{5}$ d'une piastre, combien coûteront les $\frac{5}{16}$ d'un baril ?

Réponse : \$1.

Solution :

Si $\frac{1}{8}$ d'un baril = $\frac{2}{5}$ d'une piastre, un baril = 8 fois $\frac{2}{5}$ d'une piastre = $\frac{16}{5}$, et $\frac{5}{16}$ d'un baril = $\frac{5}{16}$ fois le prix d'un baril, ou $\frac{16}{5}$ de piastre = $\frac{16}{5} \times \frac{5}{16} = \frac{80}{80} = 1$ piastre.

XII. Quel est l'intérêt de \$17507.30 à 6% pendant 14 mois ?

Réponse : \$1225.51. .

Solution :

$$\frac{17507.30 \times 6}{100} = \text{l'intérêt d'un an, ou}$$

$$12 \text{ mois ;}$$

$$\frac{17507.30 \times 6 \times 14}{100 \times 12} = 175.073 \times 7 = \$1225.511, \text{ intérêt demandé.}$$

XIII. Quel est l'intérêt de \$48.32 à 6% par an, pendant 1 an 1 mois et 15 jours ?

Réponse : \$3.26.

Solution :

$$\frac{48.32 \times 6}{100} = .4832 \times 6 = \$2.8992, \text{ intérêt}$$

$$\text{d'un an ;}$$

$$\frac{2.8992}{12} = .24075, \text{ intérêt d'un mois ;}$$

$$\frac{.24075}{2} = .120375, \text{ intérêt de 15 jours ;}$$

$$\$2.8992 + .24075 + .120375 = \$3.260325, \\ \text{intérêt demandé.}$$

J.-O.C.

LECTURE POUR TOUS.

CONSEILS POUR LE CHOIX DES
LECTURES.

Qu'est-ce qu'un plan de lectures ? A quelles conditions peut-il se faire ? Quelle en est l'utilité ?

Il n'est guère de jeune homme laborieux qui, à l'issue de ses études classiques et même avant de les finir, n'ait essayé quelquefois de résoudre ce problème, plus délicat qu'on ne pense. Alors on se fait une liste, courte ou longue, d'auteurs qu'on se propose de lire ; et chacun se détermine à son gré, selon l'objet qu'il veut atteindre. Heureux les esprits qui voient nettement, dès le début, ce qu'ils poursuivent, et qui surtout savent persévérer jusqu'au bout dans la voie qu'ils se sont prescrite ! Pour se tracer un plan de lectures, il faut donc tout d'abord avoir acquis des connaissances préalables assez étendues. On ne peut se décider avec discernement que si l'on a déjà quelque idée des choses que l'on compare, pour accepter les unes et écarter les autres. Ce petit travail, que nous avons tenté presque tous dans notre jeunesse, peut se réaliser à tout autre âge également : plus on a d'expérience et plus on a réfléchi, mieux on peut diriger sûrement ses préférences.

En Angleterre, on a posé la question publiquement pour en faciliter la solution ; et, tout dernièrement, des personnes éclairées et bienveillantes ont demandé, par l'intermédiaire des journaux, quels étaient entre toutes les productions de

l'intelligence humaine, depuis trois mille ans, les cent ouvrages qui sont les plus essentiels à lire pour des gens instruits et bien élevés. Cent ouvrages, sur un espace de temps aussi vaste, chez toutes les nations, à toutes les époques ! C'était beaucoup ; on peut même dire que c'était trop. Les discussions que cette savante initiative avait fait naître, ont été nombreuses, et intéressantes autant que courtoises ; mais elles n'ont pas tranché la difficulté. Elles n'ont fait que mettre en saillie des goûts individuels plus ou moins justifiés. Mais on n'a pu tomber d'accord sur l'ensemble de la liste ; elle est sortie de ces débats mutilée de toutes les façons, et sans une suffisante autorité.

En France, on s'est dit que la liste était trop exigeante ; et l'on a cru, en la réduisant de moitié, ou même des quatre cinquièmes, rendre la tâche plus aisée. Au lieu de cent ouvrages, on s'est contenté de cinquante ; de cinquante, on est même descendu à vingt. Malgré ces atténuations successives, on ne s'est pas accordé davantage, et le litige reste le même.

C'est que la question ainsi posée est évidemment insoluble. La liste qu'un lecteur a faite pour son usage personnel et qui le satisfait pleinement, ne convient pas à un autre lecteur. Celui-là retranche ou ajoute ; mais il n'adopte jamais en entier les indications qu'on lui a soumises et qu'on lui recommande. Ces divergences intellectuelles se conçoivent sans peine ; elles sont inévitables, aussi bien que les dissemblances de nos physiologies. Nos esprits ne sont pas plus identiques que nos visages. Selon l'âge, selon les habitudes, selon l'éducation antérieure, selon la position sociale, selon les lumières et le caractère, sans parler d'une foule d'autres nuances, il est tout naturel qu'il y ait une infinie variété de sentiments et d'appréciations sur les auteurs qu'on aime par-dessus tous les autres et avec lesquels on veut entretenir un commerce assidu. A cet égard, on est d'au-

tant plus indépendant qu'on est soi-même plus distingué. On ne peut que choisir ses amis ; on ne se les laisse pas imposer par qui que ce soit.

Ainsi, une liste traçant un plan de lectures pour tout le monde, est impraticable ; chacun de nous doit se la faire pour lui seul ; et même pour la dresser dans cette limite restreinte, il faut déjà se très bien connaître soi-même, et juger sainement à qui l'on doit s'adresser. Or, malgré le conseil de Socrate, bien vieux mais toujours applicable, cette connaissance intime n'est pas des plus répandues.

Mais on peut comprendre un plan de lectures sous un autre point de vue. Au lieu d'une liste, qui ne saurait être définitive, on peut donner quelques conseils sur le choix des auteurs et sur la manière dont il faut les lire. Ces conseils, étant généraux, ont l'avantage de pouvoir être écoutés de toutes les classes de lecteurs. S'ils sont justes et pratiques, ils peuvent n'être pas sans utilité. Chez les Anciens, le bon Plutarque a fait un traité excellent tout exprès pour apprendre aux jeunes gens comment ils doivent lire les poètes.

On ne saurait se dire trop sérieusement que la lecture est la nourriture de l'esprit, comme les aliments sont la nourriture de notre corps. L'insouciance et l'inattention sont dangereuses de part et d'autre ; mais elles le sont bien davantage pour l'intelligence. Des lectures sans suite sont comme des repas irréguliers ; elles fatiguent, en attendant qu'elles épuisent. Les maladies de l'esprit sont plus redoutables encore que celles de l'estomac. Ainsi, le premier et le plus grave conseil qu'on puisse donner à qui comprend les effets nécessaires de la lecture, c'est d'y attacher la plus grande importance. Il ne faut jamais prendre un livre à la légère.

Par suite, et c'est le second conseil, il faut toujours, dans les limites de ses

besoins et de son savoir, adopter les auteurs les plus illustres et les plus accomplis. De même qu'il ne faut mettre sous les yeux des enfants que des chefs-d'œuvre, de même aussi, à quelque âge qu'on soit parvenu, il ne faut lire, dans chaque genre, que ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait. C'est le même principe qui fait que, dans l'instruction publique, on doit maintenir à tout prix, suivant l'avis de Rollin, l'étude des modèles admirables que nous a légués l'antiquité. On a beau être soi-même du plus haut mérite, c'est là vraiment la compagnie dans laquelle il faut se plaire et vivre, si l'on veut ne pas déchoir, ni perdre une partie de ses facultés. Réduit à soi seul, on est bientôt à bout de forces ; c'est à ces sources vives, à ces sources immortelles, qu'il faut se refaire et réparer ses pertes de chaque jour.

Une conséquence non moins claire, c'est que, le nombre des chefs-d'œuvre étant très petit, on ne peut avoir un grand nombre d'auteurs de prédilection. Mais, pour former des esprits sains et vigoureux, il ne s'agit pas de savoir beaucoup de choses ; il s'agit de savoir très bien et à fond ce que l'on sait. On lira donc et l'on relira sans cesse les auteurs favoris, comme le veut Horace. Même on en lira peu à chaque fois, afin de méditer sur ce qu'on aura lu ; méditer, c'est digérer intellectuellement, comme on digère physiquement les aliments qui soutiennent la vie naturelle, moins précieuse que l'autre.

On n'a entendu parler ici que des lectures sérieuses. Quant aux lectures frivoles ou mauvaises, on n'a pas à donner de conseils à ceux qui se les permettent ; c'est à eux seuls qu'il appartient de se corriger, en rougissant de leur faute, dès qu'ils la sentent ; et tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de leur souhaiter de la sentir.

Barthélemy SAINT-HILAIRE.

CHATIMENT.

La verge et la correction sagement employées donnent la sagesse et la vertu ; mais l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent, et couvrira son père et sa mère de honte. (SALOMON.)

Celui qui aime ses enfants ne se lasse pas de les corriger, espérant qu'il trouvera par là, en eux, son bonheur à la fin de ses jours, et qu'il ne les verra pas mendier aux portes. (*Ecclésiaste.*)

Ce n'est point aimer son fils que de lui épargner les châtimens ; quand on l'aime véritablement, on s'applique à le corriger. (*Proverbes.*)

Châtiez votre fils, sans jamais perdre courage, de peur qu'il ne vous réduise à l'affreuse nécessité de souhaiter sa mort. (*Proverbes.*)

On se trompe lourdement, selon moi, lorsqu'on s'imagine que l'autorité appuyée sur la crainte est plus durable que celle qui est fondée sur l'amitié. L'enfant qui remplit ses devoirs par la crainte du châtiment croit-il que ses fautes seront découvertes ? il s'observe ; espère-t-il les cacher ? il revient à son penchant. Celui que vous attachez par les bienfaits, remplit ses devoirs avec affection. Il tâche de répondre à votre tendresse ; en votre présence, en votre absence, il est le même. Un père doit accoutumer son fils à faire le bien, plutôt de son propre mouvement que par une crainte étrangère. Celui qui ne peut pas se conduire ainsi doit avouer qu'il ne sait pas gouverner des enfants. (TÉRENCE.)

Les coups sont pour les bêtes, qui n'entendent pas raison : qui y est une fois accoutumé ne vaut plus rien. (TÉRENCE.)

On doit porter les enfants à leur devoir, non par des punitions cruelles et humiliantes, qui conviendraient à des esclaves

plutôt qu'à des hommes libres, mais par la douceur et la persuasion. Les mauvais traitements les rendent opiniâtres, les abrutissent et leur font prendre l'étude en horreur. (PLUTARQUE.)

Il y a une chose que je ne puis souffrir, quoiqu'il l'usage l'autorise, c'est de fouetter les enfants. Ce châtiment me paraît bas et servile ; et il faut convenir qu'à un autre âge ce serait un affront cruel. D'ailleurs, un enfant mal né, qui n'est point touché de la réprimande, s'endurcira bientôt aux coups comme les plus vils esclaves... Si vous n'avez point d'autre secret pour réduire un enfant, que ferez-vous quand il sera grand ? car alors il n'aura plus rien à craindre de ce côté-là, et cependant il entrera dans une carrière bien autrement difficile.

(QUINTILIEN.)

Il faut advertir, à coups de fouet, les mauvais disciples, quand la raison n'y peut assez, comme par le feu et la violence des coins, nous ramenons un bois tortu à sa droiture. (MONTAIGNE.)

A un esprit si indocile, il faut des bastonnades : et faut rabattre et resserer à bons coups de mail, ce vaisseau qui se desprend, se descoust, qui s'échappe et desrobe de soy. (MONTAIGNE.)

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Le prix d'abonnement est **D'UN DOLLAR** ou de **DEUX DOLLARS** par an payables d'avance. Ceux qui paieront cette dernière somme recevront en prime un magnifique volume, relié en toile, des "Œuvres complètes de l'abbé H. R. Casgrain."

Nous espérons que, vu les sacrifices considérables que nous avons dû faire pour l'impression et la publication de ce présent journal, tous les instituteurs et institutrices se feront un devoir de nous expédier le plus tôt possible le prix de leur abonnement.

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Éditeurs,

Nos 256 et 258, rue St-Paul, Montréal.